

@

William COXE

L'histoire
de la conquête de la Sibérie
et du commerce des
Russes et des Chinois

Conquête de la Sibérie
Commerce des Russes et des Chinois

extrait de :

NOUVELLES DÉCOUVERTES DES RUSSES ENTRE L'ASIE
ET L'AMÉRIQUE,

Partie II :

L'HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE LA SIBÉRIE &
DU COMMERCE DES RUSSES & DES CHINOIS.

par William COXE (1747-1828)

Traduit de l'anglais

Imprimerie de la Société Typographique, Neuchâtel, 1781, pages VII-XVIII
et 245-320.

Édition en mode texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
novembre 2016

TABLE DES MATIÈRES

[Préface](#)

[Chapitre I.](#) — Première irruption des Russes dans la Sibérie. Seconde irruption. Yermac chassé des environs du Volga par le Czar de Moscovie se retire à Orel, établissement russe ; il entre dans la Sibérie avec une armée de Cosaques ; ses progrès & ses exploits ; il défait Kutchun-Chan ; il fait la conquête de ses domaines ; il les cède au Czar ; il est surpris par Kutchun. Sa défaite & sa mort ; respect pour la mémoire ; les troupes russes évacuent la Sibérie ; elles y rentrent & soumettent tout le pays ; leurs progrès arrêtés par les Chinois.

[Chapitre II.](#) — Commencement des hostilités entre les Russes & les Chinois ; disputes sur les limites des deux empires. Traité de Nershinsk. Ambassadeurs envoyés à Pékin par la cour de Russie. Traité de Kiachta ; établissement du commerce entre les deux nations.

[Chapitre III.](#) — Description des établissements russes & chinois sur les frontières de la Sibérie. Description de Kiachta, ville frontière appartenant aux Russes ; de Zuruchaitu, ville frontière appartenant aux Chinois ; ses bâtiments, ses pagodes, &c.

[Chapitre IV.](#) — Commerce entre les Chinois & les Russes. État des principales exportations & importations. Droit de la douane. Estimation générale du commerce fait par les Russes.

[Chapitre V.](#) — Description de Zuruchaitu ; son commerce ; transport des marchandises dans l'intérieur de la Sibérie

[Chapitre VI.](#) — Rhubarbe de la Tartarie, qui amenait à Kiachta les négociants de la Bucharie ; manière dont on examine & dont on achète les racines ; différentes espèces de *rheum* qui donnent la plus belle rhubarbe. Prix de la rhubarbe en Russie, Exportation ; supériorité de la rhubarbe de Tartarie sur celle de l'Inde.

Préface de l'auteur

@

p.VII Les découvertes faites par les Russes entre l'Amérique & l'Asie, occupent depuis quelque temps l'attention des curieux, & surtout depuis que l'Histoire d'Amérique du D^r Robertson est publiée. Le célèbre auteur de cet excellent ouvrage a commencé à instruire l'Europe sur cette matière, avec l'exactitude & la sagacité qui distinguent ses écrits. Pendant mon séjour à Pétersbourg, je me suis occupé de cet objet intéressant, & j'ai tâché de recueillir tout ce qui peut intéresser la navigation, la position & le commerce des îles situées à l'orient du Kamtchatka ; je n'ai rien négligé pour rassembler les différents journaux des voyages qui ont suivi l'expédition de Béring & de Tschirikoff en 1741, époque où M. Muller a fini sa relation des premières découvertes des Russes.

J'ai appris alors qu'un ouvrage allemand, imprimé à Hambourg & à Leipsic en 1776, donnait une relation authentique & presque complète des voyages faits par les Russes, depuis 1745 jusqu'en 1770 ¹. Je craignais d'ajouter foi à un livre anonyme ; mais des personnes instruites m'avertirent que cet ouvrage a été rédigé sur des mémoires originaux, & voici comment je m'en suis assuré. M. Muller, qui travaille par ordre de l'impératrice sur les mémoires des navigateurs, ayant comparé cette production de l'auteur allemand aux véritables journaux qui sont au dépôt de la couronne à Pétersbourg, m'en attesta l'authenticité & l'exactitude dans les termes suivants :

« Vous ferez bien de traduire, pour l'usage de vos compatriotes, le petit livre sur les îles situées entre le Kamtchatka & p.IX l'Amérique. Il n'y a point de doute que l'auteur n'ait été pourvu de bons mémoires & qu'il ne s'en soit servi fidèlement. J'ai confronté les livres avec les originaux.

¹ Voici le titre de cet ouvrage : Neue Nachrichten von denen neu entdeckten Infan in der See zwischen Asia und Amerika, aus mitgetheilten Urkunden und Auszügen versasset von J. L. S.

D'après cette autorité respectable, j'ai cru pouvoir faire usage de l'ouvrage allemand. Je l'ai fondu dans celui-ci, en y ajoutant les choses qui m'ont paru nécessaires. Mais il ne forme pas la moitié de mon travail.

Je me suis procuré à Pétersbourg trois journaux qui n'ont encore été publiés dans aucune langue ¹. L'un d'eux, celui de Krenitzin & de Levasheff, avait été communiqué au D. Robertson, avec une carte du voyage, par ordre de l'impératrice de Russie. Cet historien, si justement admiré, a eu la bonté de me permettre de l'insérer dans cette collection. Cette expédition, faite aux dépens de la couronne, ^{p.X} confirme l'authenticité des découvertes des négociants particuliers.

C'est au lecteur à juger ce que je dis sur la position de l'archipel découvert par les Russes, la proximité de l'Amérique, &c. Pour ne rien oublier de ce qui peut jeter du jour sur les matières traitées dans cet ouvrage, j'ai rassemblé à Pétersbourg les meilleures cartes connues jusqu'ici, & j'en ai donné la liste. J'aurai du moins le mérite de publier la relation la plus authentique & la plus circonstanciée du progrès & de l'étendue des découvertes des Russes : elle servira d'introduction à une partie du journal du célèbre & malheureux capitaine Cook, lorsque ce journal sera imprimé. ²

^{p.XI} Toutes les fourrures qu'on tire des îles nouvellement découvertes, se vendant aux Chinois, j'ai fait des recherches sur le commerce entre la Russie & la Chine. Comme j'ai trouvé cette branche beaucoup plus importante qu'on ne le croit communément, j'ai cru devoir parler de son état actuel, & de tout ce qui peut y avoir rapport.

La conquête de la Sibérie ayant ouvert une communication avec la Chine & occasionné toutes les découvertes intéressantes que je vais

¹ Celui de Krenitzin & de Levasheff, l'abrégé du voyage du lieutenant Synd, & la relation de l'expédition de Shalauoff.

² On sait déjà que le capitaine Cook, en essayant le passage au nord-est, a reconnu la plupart des îles situées entre l'Amérique & l'Asie, & à ce qu'on croit, la côte du Nouveau-Monde ; mais il ne s'est pas arrêté sur toutes ces terres ; & le livre que nous traduisons acquerra un nouveau degré d'utilité lorsque le dernier voyage du plus grand de tous les navigateurs sera publié.

raconter, elle entrerait dans mon plan, & j'ai pensé que cette histoire, peu connue, ne déplairait pas aux lecteurs.

J'ai composé cette seconde partie, ainsi que les observations préliminaires sur le Kamtchatka, d'après les ouvrages de M. Muller & de M. Pallas, dont le public connaît l'exactitude & la fidélité, & d'après les renseignements que je me suis procurés à Pétersbourg touchant le commerce de la Russie avec la Chine.

Comme on a fait peu d'observations ^{p.XII} astronomiques pendant les voyages dont parle cette collection, on ne doit pas compter absolument sur la longitude & la latitude que les journaux assignent aux îles nouvellement découvertes. On a lieu de croire que le troisième voyage du capitaine Cook dissipera bien des doutes.

Je ne puis finir cette préface sans payer à l'impératrice de Russie le tribut d'éloges que mérite si justement son esprit généreux & éclairé. Depuis son avènement au trône, elle a encouragé toutes les découvertes utiles, & les savants ont obtenu d'elle les secours qu'ils lui ont demandés. Elle a fait ranger par ordre les papiers de tous les départements, & l'on permet à chacun de les consulter. Elle a envoyé des savants dans les parties les plus éloignées de ses vastes domaines, & l'Europe & l'Asie lui doivent une foule de connaissances nouvelles & importantes sur la géographie & l'histoire naturelle de ces contrées lointaines. Enfin cette grande princesse a plus ^{p.XIII} contribué à la civilisation & au progrès des lumières dans son empire, que tous ses prédécesseurs depuis le règne glorieux de Pierre le Grand. ^{p.XIV-XV}

@

Afin de ne pas répéter le titre entier des livres que j'ai cités dans cet ouvrage, je vais en donner le **catalogue**, avec les abréviations dont je me suis servi.

Mullers *Sammlung Russischer Geschichte*, neuf vol. in-8°. imprimés à Pétersbourg en 1772 & les années suivantes. Lorsque je le cite, j'abrèvie de cette manière : S. R. G. avec l'indication du volume & de la page.

J'ai fait surtout usage des traités que voici :

Vol. II, page 293, &c. *Geschichte der Gegenden an dem Flusse Amur*. Il y a une traduction française de ce traité, qui porte le titre *Histoire du fleuve Amur* ; in-12, Amsterdam, 1766.

Vol. III, page 1, &c. *Nachrichten von See-Reisen*, &c. Il y a une traduction anglaise & une autre française de cet ouvrage : la première appelée *Voyages from Asia to America for compleating the discoveries of the north-west coast of America*, &c. in-4°. Londres, 1764. La seconde porte le titre de *Voyages & découvertes faites par les Russes*, &c. in-12, Amsterdam, 1766, page 413. *Nachrichten von der Handlung in Siberien*.

Vol. VI, page 109, *Siberische Geschichte*.

Vol. VIII, page 504, *Nachricht von der Russischen Handlung nach China*.

Pallas *Reise durch verschiedene Provinzen des Russischen Reichs*, en trois parties in-4°, Pétersbourg, 1771, 1773 & 1776, ainsi cité, Pallas, *Reise*.

Georgi *Bemerkungen einer Reise in das Russische Reich*, im Jahre 1772, trois vol. in-4°. Pétersbourg, 1775, cité : Georgi, *Reise*.

Fischer *Siberische Geschichte*, deux vol. in-8°, Petersbourg, cité : Fif. Sib. Gef.

Gmelin *Reise durch Siberien*, tome IV, in-8°, Göttingue, 1772, cité : Gmelin, *Reise*. Il y a une traduction française de cet ouvrage, qui porte le titre de *Voyage en Sibérie*, par M. Gmelin, Paris, 1767.

Neueste Nachrichten von Kamtchatka, aufgesetzt im Junius des 1773 Jarhs, von dem dasigen Befehls-Haber Herrn Capitain Smalew.

Aus denen Abhandlungen der freyen Russischen Gesellschaft Moskau.

Le journal de Saint Pétersbourg, du mois d'avril 1775, est cité : *Journal de Saint Pétersbourg*. p.XVI

Explication de quelques mots russes employés dans cet ouvrage.

Baidar, un petit bateau.

Guba, une baie.

Kamen, un rocher.

Kotche, un petit navire.

Krepost, une forteresse régulière.

Noss, un cap.

Ostrog, une forteresse environnée de palissades.

Ostroff, une île.

Ostrova, îles.

Quass, espèce de liqueur fermentée.

Reka, une rivière.

Les Russes font usage des patronymiques dans leurs noms propres. Ces patronymiques se forment dans quelques cas, en ajoutant *vitch* au nom de baptême du père ; dans d'autres, en ajoutant *off* ou *eff*. *Off* ne se donne qu'aux personnes de qualité, *eff* à celles d'un rang inférieur. Par exemple, on dit, pour Michel, fils d'Alexis :

Pour les personnes de qualité Michel Alexiovitch,

Et pour celles d'un rang inférieur, Michel Alexéeff.

On ajoute quelquefois le surnom, par exemple, Ivan Ivanovitch Romanoff. ¹ p.XVII

@

¹ [c.a. : *Moscow*, utilisé par W. Coxe, a été francisé en *Moscou*.]

Table

des poids, des mesures de longueur, & de la valeur des monnaies de Russie

@

Poids

Un poude pèse 40 livres de Russie = à 36 d'Angleterre, & environ 31 livres poids de marc de France.

Mesures de longueur

Seize versheks = une archine.

Une archine = 28 pouces d'Angleterre : le pouce d'Angleterre est un peu plus petit que celui de France.

Trois archines ou 7 pieds = une brasse ¹ un fazshen.

Cinq cents fazshens = une verste. Un degré de longitude comprend 104 1/2 verstes égales à 69 1/2 milles anglais. Un mille anglais forme donc 515 parties d'une verste : deux milles anglais peuvent être évalués à trois verstes, en retranchant une petite fraction. p.XVIII

Valeur des monnaies de Russie

Le rouble, qui vaut 100 copecs, vaut en Angleterre, suivant le change, de 3 schelings 8 pences à 4 schelings 2 pences : environ 4 livres 10 sols tournois.

@

¹ La brasse de Russie, pour mesurer la profondeur de l'eau, est la même que la brasse anglaise ; elle est également de six pieds.

CHAPITRE PREMIER

Première irruption des Russes dans la Sibérie. Seconde irruption. Yermac chassé des environs du Volga par le Czar de Moscovie, se retire à Orel, établissement russe ; il entre dans la Sibérie avec une armée de Cosaques ; ses progrès & ses exploits ; il défait Kutchun-Chan ; il fait la conquête de ses domaines ; il les cède au Czar ; il est surpris par Kutchun-Chan ; sa défaite & sa mort ; respect pour sa mémoire ; les troupes russes évacuent la Sibérie ; elles y rentrent & soumettent tout le pays ; leurs progrès arrêtés par les Chinois.

@

p.245 Les Russes ne connurent guère la Sibérie avant le milieu du seizième siècle ¹, quoiqu'ils eussent pénétré sous le règne d'Ivan Wassilietvich premier, dans les parties nord-ouest de ce pays jusqu'au fleuve d'Oby, quoiqu'ils eussent rendu tributaires plusieurs tribus de Tartares, & amené prisonniers à Moscou quelques-uns de leurs chefs. Cette expédition ressembla plus à une incursion passagère faite par des barbares, qu'à un établissement permanent fait par une nation civilisée. En p.246 effet, les suites de cette conquête ne tardèrent pas à s'évanouir ; & on ne trouve dans l'histoire moscovite aucune trace de communication avec la Sibérie avant le règne d'Ivan Wassilietvich II. À cette époque cette contrée attira l'attention des Czars.

Anika Strogonoff, négociant russe, qui venait d'établir des salines à Solvytshegodskaia, ville du gouvernement d'Archangel, commença un commerce d'échange avec les habitants des parties nord-ouest de la Sibérie : ces habitants apportaient chaque année à la ville dont on vient de parler, une quantité considérable de belles fourrures. Strogonoff renvoyait avec eux des agents qui traversaient les montagnes & commerçaient dans l'intérieur du pays. Il obtenait ainsi des fourrures précieuses à très bas prix, car il les payait avec des bagatelles & des marchandises de peu de valeur.

Ce trafic ayant duré plusieurs années sans aucune interruption, Strogonoff fit en peu de temps une brillante fortune ². Le Czar Ivan

¹ S. R. G. VI, pages 199-211. Fif. Sib. Gef. tome I.

² S. R. G. VI, pages 220-223. Fif. Sib. Gef. p. 182.

Wassilietvich II, prévoyant alors les avantages sans nombre que procurerait à ses sujets un commerce plus étendu & plus régulier avec ces peuplades, s'occupa vivement de cet objet. Il envoya un corps de troupes dans la Sibérie, les soldats suivirent la route découverte par les Russes dans la première expédition, & pratiquée par les négociants de ^{p.247} Soloytshegoskaia ; ils longèrent d'abord les rives de la Petchora & traversèrent ensuite les montagnes yugoriennes, qui forment les limites nord-est de l'Europe ; ils ne paraissent pas avoir passé l'Irtish, ou pénétré au-delà de la branche occidentale du fleuve Oby. Quelques tribus tartares furent à la vérité soumises à des contributions, & un chef nommé Yediger consentit de payer annuellement un tribut de mille zibelines. Mais cette espèce de conquête ne produisit pas d'effet durable ; car bientôt après Yediger fut battu & fait prisonnier par Kutchun-Chan, descendant du célèbre Zengis Kan, qui venait d'établir son empire dans ces contrées.

On peut fixer au milieu du seizième siècle le temps de cette seconde incursion, puisque le Czar Wassilietvich II prenait, dès l'an 1558, le titre de prince de toutes les terres de la Sibérie, avant la conquête que fit Yermac de ce royaume ¹ ; mais il est probable que ce qu'on appelait alors la Sibérie comprenait seulement le district rendu tributaire. À mesure que les Russes étendirent leurs conquêtes, cette dénomination fut ensuite appliquée à toute l'étendue du pays qui le porte aujourd'hui.

On a lieu de croire que le Czar laissa passer quelque temps avant de faire des tentatives pour recouvrer l'autorité que lui avait enlevé ^{p.248} Kutchun-Chan dans ces régions éloignées. Son attention se reporta vers cette partie du globe, par une suite d'incidents auxquels il ne prit d'abord aucune part, mais qui finirent par lui procurer des domaines immenses.

Strogonoff, qui avait le premier ouvert un commerce avec les habitants de la Sibérie, obtint du Czar de vastes concessions ; il fonda des colonies sur les bords des rivières de Kama & de Tchussovaia ; & ces établissements, en offrant un asile à Yermac Timoseeff, produisirent la soumission entière de la Sibérie.

¹ S. R. G. VI, page 217.

Yermac était un Cosaque du Don, fugitif & chef d'une troupe de bandits qui infestaient les côtes de la mer Caspienne ; mais comme il a réuni à l'empire de Russie des contrées si vastes, il ne sera pas inutile de développer les circonstances qui l'amènèrent des environs de la mer Caspienne sur les bords de la Kama, & de suivre ses progrès dans l'intérieur de la Sibérie.

Les victoires qu'Ivan Wassilietvich remporta sur les Tartares de Casan & d'Astracan, reculèrent jusqu'à la mer Caspienne les domaines de ce monarque, & établirent un commerce avec les Persans & les habitants de la Bucharie. Mais les négociants qui allaient dans ces contrées, étant pillés continuellement par les Cosaques du Don, & les chemins pratiqués sur les bords de ce fleuve & du Volga se trouvant infestés par ces bandits, le Czar envoya une armée considérable ; les Tartares furent attaqués & vaincus ; tout ce qui ^{p.249} échappa au fer & à la captivité prit la fuite : six mille Cosaques, commandés par Yermac Timoseeff, se trouvèrent au nombre des fuyards. ¹

Ce célèbre aventurier conduisit sa troupe dans l'intérieur de la province de Casan ; il suivit ensuite les bords de la Kama jusqu'à Orel. ² Cette colonie russe, nouvellement établie, était gouvernée par Maxime, petit fils d'Anika Strogonoff. Au lieu de faire le siège de la place & de piller les habitants, Yermac se comporta avec une modération qu'on n'attendait pas d'un chef de bandits ; comme il fut accueilli par le gouverneur qui lui fournit tout ce dont il avait besoin pour la subsistance de ses troupes, il fixa ses quartiers d'hiver à Orel. Mais son caractère inquiet & entreprenant ne lui permit pas de demeurer longtemps inactif ; & ayant pris des éclaircissements sur les forces des Tartares voisins de la Sibérie, il dirigea ses armes contr'eux.

Une partie de la Sibérie était alors soumise à différents princes ; le reste était habité par des hordes de Tartares indépendants. Kutchun-Chan était le plus puissant de ces princes ; il possédait l'étendue de pays qui forme aujourd'hui la partie sud-ouest de la province de

¹ S. R. G. VI, page 232. Fif. Sib. Gef. page 185.

² S. R. G. VI, page 233.

Tobolsk ; & ses domaines s'étendaient des bords de l'Irtish & de l'Oby, à ceux de Tobol & de la Tura. Il faisait sa résidence principale à Sibir, ¹ petite forteresse sur ^{p.250} l'Irtish, non loin de la ville actuelle de Tobolsk ; on en voit encore des ruines. Quoiqu'il fût puissant, quelques circonstances lui étaient défavorables. Il venait de conquérir une grande partie de ses États, & son zèle intolérant pour la religion mahométane ² avait aliéné le cœur de ses sujets idolâtres.

Strogonoff ne manqua pas d'avertir Yermac de tous ces détails ; il voulait d'abord se débarrasser de ce chef d'aventuriers, & se venger de Kutchun-Chan qu'il haïssait : celui-ci avait excité secrètement un corps nombreux de Tartares à envahir les établissements russes sur la rivière de Tschussovaia, il avait envoyé contre la nouvelle colonie des troupes sous le commandement de Mehemet Kul son cousin. Ces deux tentatives n'eurent pas de suite, & l'ennemi avait commis des ravages & des dévaluations qu'on ne pouvait oublier ³. ^{p.251} Yermac enchanté de cette découverte, ne pensa plus qu'à faire des conquêtes. Après avoir employé l'hiver aux préparatifs de son expédition, il entra en campagne l'été de l'année suivante 1578, & il s'avança le long des bords de Tschussovaia. Comme il manquait de guides, & qu'il n'avait pas pris d'ailleurs toutes les précautions nécessaires, sa marche fut retardée, & il se vit surpris par l'hiver avant d'avoir pénétré bien avant. À l'approche du printemps, ses provisions épuisées l'obligèrent de retourner à Orel.

Ce mauvais succès ne diminua point son ardeur pour la même entreprise ; seulement il prit mieux ses précautions. À force de menaces, il obtint de Strogonoff tous les secours qu'exigeait son

¹ Plusieurs auteurs croient que la Sibérie prit ce nom de cette forteresse, peu de temps après que les Russes s'en furent emparés sous Yermac ; mais cette opinion est destituée de fondement ; car cette dénomination de Sibir était inconnue aux Tartares, qui appelaient le fort Isker. D'ailleurs la partie méridionale de la province de Tobolsk, à laquelle on donna originairement le nom de Sibérie, était ainsi appelée par les Russes, avant l'invasion d'Yermak. Il est probable que le nom de Sibérie vient des Permiens & des Sirjaniens, qui portèrent chez les Russes les premières nouvelles de l'existence de la Sibérie. S. R. G. VI, page 190.

² S. R. G. *ibid.*

³ Fif. Sib. Gef. I, page 187.

expédition ; il emmena une quantité suffisante de vivres. Il donna des fusils, des balles & de la poudre à ses soldats, qui jusqu'alors n'avaient pas eu d'armes à feu ; & afin que ses troupes ressemblassent davantage à une armée régulière, il distribua à chaque compagnie des drapeaux ornés, comme ceux des Russes, d'images de saints.

Se croyant alors sûr de réussir, il se mit en route pour la seconde fois, au mois de juin 1579 ; son armée était composée de cinq mille hommes, aventuriers endurcis à la fatigue, & ne craignant point les dangers. Ses soldats avaient en lui une confiance sans bornes, & ils étaient animés du même esprit. Il fit route par terre & par eau ; mais il trouva la navigation des rivières si longue, & les chemins si mauvais & si difficiles, qu'il n'arriva ^{p.252} qu'après dix-huit mois à Tchingi, petite ville située sur les bords de la Tura. ¹

Il y fit la revue de ses troupes, qui étaient considérablement diminuées ; la fatigue, les maladies & les escarmouches contre les Tartares en avaient fait périr un grand nombre. Il ne lui restait plus qu'environ quinze cents hommes effectifs ; & avec cette poignée de soldats, il n'hésita point de marcher contre Kutchun-Chan. Ce prince, qui avait eu le temps de se préparer à la défense, était d'ailleurs résolu de garder sa couronne jusqu'à la dernière extrémité. Ayant rassemblé ses forces, il détacha plusieurs corps volants contre Yermac, & il se mit à la tête de ses meilleurs guerriers ; ces détachements furent repoussés avec une perte considérable, & battus en différentes occasions. Le brave Yermac s'avançait hardiment, triomphant de tous les obstacles, & il parvint au centre des États de son ennemi.

Il avait payé cher ses succès ; car il ne lui restait plus que huit cents hommes. Kutchun-Chan était campé ² à peu de distance, sur les bords de l'Irtish, avec des forces très supérieures, déterminé à livrer bataille. Yermac, que la supériorité de son ennemi n'effrayait point, l'attendit

¹ S. R. G. VI, pages 243-248-262.

² L'armée tartare était campée à un endroit appelé Tschuvatch ; c'est une langue de terre lavée par l'Irtish, près de l'embouchure de la Tobolks, dans ce fleuve. Fif. Sib. Gef. page 203.

p.253 avec une confiance qui ne l'abandonna jamais. Ses troupes désiraient impatiemment le moment de l'action, & ne voulaient que vaincre ou mourir. L'événement répondit à leur courage. Après un combat opiniâtre, fait dans toutes les règles de la tactique, la victoire se décida en faveur d'Yermac ; les Tartares essuyèrent la déroute la plus complète ; & le carnage fut si général, que Kutchun-Chan eut les plus grandes peines de s'échapper.

Cette défaite fut décisive. Kutchun-Chan se vit abandonné de ses sujets ; & Yermac, qui savait profiter de la victoire, aussi bien que la fixer en sa faveur, marcha sans délai à Sibir, résidence des princes tartares. Il savait bien que le seul moyen de conserver sa conquête était de s'emparer de cette forteresse importante ; il comptait y trouver une garnison nombreuse, déterminée à périr plutôt que d'abandonner la place ; mais le bruit de sa victoire avait répandu une consternation générale & Sibir était entièrement désert. Il fit donc son entrée triomphante dans la ville, & il s'assit sur le trône sans rencontrer la moindre opposition. Il y établit sa demeure, & il reçut le serment de fidélité des peuplades voisines qui, ayant appris cette révolution inattendue, arrivaient de toutes parts. Les Tartares furent si frappés de son intrépidité & de ses brillants exploits, qu'ils ne balancèrent point à se soumettre à son autorité, & à lui payer le tribut accoutumé.

Ainsi ce Cosaque entreprenant, ce chef de p.254 bandits, s'éleva tout à coup au rang de prince souverain. L'histoire ne nous apprend pas si, en pénétrant dans la Sibérie, son dessein était réellement de la conquérir, ou d'amasser un butin considérable. Il est probable que les désirs se bornaient d'abord à ce dernier objet. Ses rapides succès, & la défaite entière de Kutchun-Chan, étendirent ensuite ses vues & accrurent son ambition. Quels que fussent ses projets, il mérita, par sa valeur & sa prudence, de les voir couronnés. Il ne s'enorgueillit point de sa prospérité inattendue, & l'état subit d'une couronne ne l'éblouit point. Il avait dans le maintien une dignité aussi naturelle & aussi assurée que s'il était né sur le trône.

Il commençait à jouir, ainsi que ses braves compagnons, des récompenses qu'ils avaient achetées par des fatigues & des victoires incroyables. Les hordes des environs de Sibir lui témoignèrent une soumission entière. Les princes eux-mêmes venaient des cantons les plus éloignés se reconnaître ses tributaires, & réclamer sa protection. Mais ce calme fut de peu de durée ; Kutchun-Chan fomentait des soulèvements ; & quoique chassé de ses États, il conservait encore beaucoup d'influence sur ses anciens sujets.

Yermac sentit combien sa grandeur était précaire ; le petit nombre de ses soldats qui avaient échappé à tant de combats, se trouvait diminué par des embuscades de l'ennemi ; & ne pouvant pas compter sur l'affection de ses nouveaux sujets, il se vit obligé de demander des secours ^{p.255} étrangers, ou d'abandonner sa conquête. Dans cet embarras, il eut recours au Czar de Moscovie, il lui offrit les pays qu'il venait de conquérir, à condition qu'on lui enverrait sur-le-champ des renforts. La manière adroite dont il conduisit cette négociation, annonce son habileté dans l'art de la politique comme dans celui de la guerre.

Il dépêcha à Moscou, à la tête de cinquante Cosaques, un de ses compagnons les plus affidés : il lui ordonna de représenter à la cour le progrès que les troupes russes, commandées par Yermac, avaient fait dans la Sibérie ; d'ajouter qu'elles venaient de conquérir un empire étendu au nom du Czar ; que les habitants du pays, forcés de prêter serment de fidélité à la couronne de Russie, consentaient à payer un tribut annuel. Cette députation était accompagnée d'un présent des fourrures les plus précieuses ¹. Le Czar reçut cette ambassade avec les marques de satisfaction les plus distinguées. Il fit rendre à Dieu des actions de grâces dans la cathédrale ; il vanta publiquement les services d'Yermac ; il lui accorda un pardon général ; & pour lui témoigner sa faveur, il envoya des récompenses à lui & à ses soldats. Parmi ceux qui furent destinés à Yermac, il y avait une fourrure que le Czar lui-même avait portée, ce qui était la plus grande faveur qui s'accordât à un sujet. Il y joignit une

¹ S. R. G. IV, page 304.

somme d'argent, & ^{p.256} la promesse de lui faire passer promptement des troupes & des munitions.

En attendant le retour de son député, Yermac, malgré l'infériorité de sa petite armée, ne demeura pas inactif dans la forteresse de Sibir. Il arrêta toutes les tentatives que forma Kutchun-Chan pour recouvrer sa couronne, & il fit prisonnier le plus habile général de ce prince. Il pénétra dans les provinces voisines ; il étendit ses conquêtes d'un côté jusqu'à la source de la Taffda, & de l'autre jusqu'au district situé sur le fleuve Oby, au-dessus de sa réunion avec l'Irtish.

Enfin les secours promis par le Czar arrivèrent à Sibir ; ils consistaient en cinq cents Russes, sous le commandement du prince Bolkoski, qui était nommé wayvode ou gouverneur de la Sibérie. Avec ce renfort, Yermac continua ses conquêtes, déployant son activité ordinaire. Il remporta plusieurs victoires sanglantes sur différents souverains qui voulaient maintenir leur indépendance.

Dans une de ces expéditions, il mit le siège devant Kullara, petite forteresse sur les bords de l'Irtish, qui appartenait encore à Kutchun-Chan ; mais il la trouva si bien défendue par ce monarque, que tous ses efforts pour l'emporter d'assaut furent inutiles. À son retour à Sibir, l'ennemi le suivit, prêt à l'attaquer au premier moment favorable, & il ne tarda pas à trouver un heureux moment pour cela. Les Russes, au nombre d'environ trois cents, étaient postés sans précautions, dans une petite île que forment deux branches de l'Irtish. ^{p.257} La nuit était obscure & pluvieuse, & les troupes fatiguées d'une longue marche, dormaient, ne pensant point aux dangers. Dès que Kutchun-Chan l'eut appris, il s'avança vers le milieu de la nuit, avec un détachement d'élite ; & après avoir passé la rivière au gué, il fondit sur eux avec tant d'impétuosité, qu'ils ne purent pas recourir à leurs armes. Les ténèbres & la confusion achevèrent de nuire aux Russes, qui furent taillés en pièces, presque sans résistance ; & ces ennemis, qu'ils avaient coutume de vaincre & de mépriser, les massacrèrent comme dans une boucherie ; on dit qu'il ne s'échappa qu'un homme, lequel porta à Sibir la nouvelle de cette catastrophe.

Yermac lui-même périt dans la déroute, mais non par le fer de l'ennemi. Au milieu du bouleversement, effet ordinaire de la surprise, il garda son sang-froid, & les dangers de sa position augmentèrent son intrépidité, loin de la ralentir : après les actes d'héroïsme les plus désespérés, il s'ouvrit un chemin à travers les troupes qui l'environnaient, & il se rendit sur les bords de l'Irtish. ¹ p.258 Comme on le suivait de près, il voulut se jeter dans un bateau qui était sur la côte ; mais n'ayant pas eu la force de sauter assez avant, il tomba dans le fleuve, où le poids de son armure le précipita tout de suite au fond ².

Son corps fut peu de temps après retrouvé au milieu de l'Irtish, & exposé par l'ordre de Kutchun-Chan à toutes les insultes que la vengeance inspire à des barbares dans la frénésie du succès. Ces premiers transports de ressentiment furent à peine calmés, que les Tartares témoignèrent l'indignation la plus vive contre la férocité lâche de leur chef. Les exploits d'Yermac, sa valeur & sa magnanimité, vertus auxquelles ces peuples mettent un grand prix, s'offrirent à leur mémoire ; & passant brusquement d'une extrémité à l'autre, ils reprochèrent à leur prince d'avoir outragé le cadavre d'un héros si respectable. Leur imagination échauffée en vint jusqu'à consacrer sa mémoire ; ils l'enterrèrent avec toutes les cérémonies du paganisme, & ils offrirent des sacrifices à ses mânes.

p.259 Ils répandirent bientôt sur son compte une multitude d'histoires miraculeuses, qui furent crues aveuglément. Ils dirent que l'attouchement de ses os guérissait à l'instant toutes les maladies, & que ses vêtements & ses armes avaient la même propriété. Ils ajoutèrent que des flammes s'élevaient par intervalles autour de sa

¹ On a beaucoup disputé sur la branche de l'Irtish, dans laquelle Yermac se noya. On convient aujourd'hui qu'il périt dans un canal qu'il avait fait pratiquer lui-même, peu de temps avant sa mort, non loin de l'endroit où le Vagai tombe dans l'Irtish : celui-ci forme un coude de six verstes ; en coupant un canal en ligne droite des deux extrémités de cette courbure, il abrégéa la navigation. S. R. G. page 363-366.

² Cyprien fut nommé premier archevêque de Sibérie en 1621. À son arrivée à Tobolsk, il demanda des nouvelles de plusieurs des compagnons d'Yermac, qui vivaient encore ; & il apprit d'eux les principales circonstances de l'expédition de ce Cosaque & de la conquête de la Sibérie. Il en écrivit tous les détails, & l'histoire de la Sibérie est fondée sur ces mémoires. Sava Yesimoff, qui fut un des compagnons d'Yermac, est un des annalistes les plus exacts de cette époque. Son histoire va jusqu'en 1636. Fif. Sib. Gef. I, p. 430.

tombe, & partaient de là quelquefois pour s'élaner en faisceaux lumineux vers le ciel. On attribua à son esprit une influence prépondérante dans les opérations de la chasse & de la guerre : chaque jour la foule allait se précipiter sur son tombeau & implorer ses secours. Si ces vaines fables annoncent la crédulité superstitieuse des Tartares, elles prouvent en même temps leur vénération pour la mémoire d'Yermac ; & cette vénération contribua singulièrement aux progrès que firent ensuite les Russes dans cette partie du monde. ¹

L'autorité des Russes en Sibérie s'éteignit pendant quelque temps avec Yermac. Dès que la garnison de Sibir fut instruite de sa défaite & de sa ^{p.260} mort, cent cinquante soldats, reste de cette armée terrible qui avait remporté une suite de victoires qu'on a peine à concevoir, se retirèrent de la forteresse, & évacuèrent la Sibérie. Malgré ce désastre, la cour de Moscou n'abandonna pas ses projets sur ce pays, que des circonstances favorables lui montrèrent comme facile à conquérir. La sagacité d'Yermac avait découvert des chemins nouveaux & commodes pour la marche des troupes, à travers ces régions sauvages. La rapidité avec laquelle il parcourut en vainqueur les États de Kutchun-Chan, apprit aux Russes à croire les Tartares aisés à vaincre. La plupart des hordes rendues tributaires par Yermac s'étaient soumises de bonne heure à l'autorité du Czar, & elles paraissaient disposées à rentrer au premier moment sous sa domination. D'autres, convaincues de l'inutilité de leur résistance, tremblaient au nom d'un Russe. La force naturelle du pays, qui n'avait pu se soustraire au joug lorsque les habitants des différents cantons réunirent leurs efforts, se trouvait affaiblie par des divisions intestines.

Dès que la garnison de Sibir se fut retirée, Seyidyak, fils du premier souverain que Kutchun-Chan avait détrôné & mis à mort, s'empara de cette forteresse, ainsi que du pays adjacent. D'autres princes

¹ Vers le milieu du dernier siècle, la vénération pour la mémoire d'Yermac subsistait encore. On dit qu'Allai, souverain puissant des Calmouques, se guérit d'une maladie dangereuse, en buvant de l'eau infusée dans de la terre prise sur la tombe de ce héros ; on ajoute que ce prince portait toujours avec lui un peu de cette terre sacrée, dès qu'il formait une entreprise importante : il était persuadé qu'avec ce talisman, ses affaires ne pouvaient manquer de bien réussir. S. R. G. vol. VI, page 391.

profitèrent de la confusion générale pour rétablir leur indépendance ; & Kutchun-Chan eut peine à recouvrer une légère portion des domaines que lui avait enlevés Yermac.

Sur ces entrefaites, la cour de Moscou envoya ^{p.261} en Sibérie trois cents hommes, qui pénétrèrent presque sans opposition aux bords de la Tura jusqu'à Tchingi. Ils y construisirent le fort de Tumen, & reprirent leur autorité sur le pays des environs. Renforcés ensuite par des nouvelles troupes, ils étendirent leurs opérations, & ils construisirent les forteresses de Tobolsk, Sirgut & Tara. Dès qu'ils eurent bâti ces citadelles & plusieurs autres, ils ne tardèrent pas à reconquérir tous les cantons qu'Yermac avait soumis au joug de la Russie.

Ce succès promettait des acquisitions plus importantes : les Russes poussèrent leurs conquêtes bien avant dans le pays : ils soumirent ou exterminèrent partout les Tartares ; ils bâtirent de nouvelles bourgades, & ils établirent des colonies de tous les côtés. En moins d'un siècle, cette vaste étendue de pays, appelée aujourd'hui Sibérie, qui s'étend des confins de l'Europe jusqu'à l'océan Oriental, & de la mer Glaciale jusqu'aux frontières actuelles de la Chine, fut réunie aux domaines de la Russie.

Il est probable que les Czars auraient acquis un territoire encore plus étendu, & que toutes les hordes de la Tartarie indépendante, qui habitent entre l'extrémité sud-est de l'empire de Russie, & la muraille de la Chine, auraient éprouvé le sort de celles de la Sibérie, si l'empereur de la Chine n'était pas venu tout à coup arrêter leurs progrès.

@

CHAPITRE II

Commencement des hostilités entre les Russes & les Chinois ; disputes sur les limites des deux empires. Traité de Nerzhinsk. Ambassadeurs envoyés à Pékin par la cour de Russie. Traité de Kiachta ; établissement du commerce entre les deux nations.

@

p.262 Au milieu du dix-septième siècle, les Russes s'étendaient rapidement à l'est, du côté des provinces importantes, situées de chaque côté du fleuve d'Amoor ¹ ; ils réduisirent en peu de temps plusieurs hordes de Tunguses indépendants, & ils construisirent une chaîne de petites forteresses le long des bords du fleuve dont on vient de parler. Les principales de ces forteresses portent aujourd'hui le nom d'Albason & de Kamarskoi-Ostrog. Camhi ², empereur de la Chine, ne p.263 tarda pas à former de son côté le projet de subjuguier les mêmes hordes de Tunguses ; les deux formidables puissances de la Russie & de la Chine aspirant l'une & l'autre à la même conquête, s'entrechoquèrent nécessairement ; & après une multitude d'intrigues & d'actions de jalousie, elles en vinrent à des hostilités ouvertes vers l'an 1680. Les Chinois mirent le siège devant Kamarskoi-Ostrog : ils furent repoussés, mais ils vinrent à bout de tailler en pièces plusieurs détachements épars des Russes. Cette espèce de guerre engagea le Czar Alexis Michaëlovitz à envoyer à Pékin une ambassade qui ne produisit pas l'effet qu'il en attendait. Les Chinois attaquèrent Albasin avec des forces considérables. Ayant obligé la garnison à capituler, ils

¹ Les Russes donnent à ce fleuve le nom d'Amoor ; les Manshurs lui donnent celui de Sakalin-Ula, & il était autrefois appelé Karamuran ou la rivière Noire par les Mongols. S. R. G. II, page 293.

² Camhi fut le second empereur de la race des Manshurs, qui se rendit maître de la Chine en 1624. Les Manshurs étaient originairement une tribu obscure de Tartares Tunguses, qui habitaient au sud du fleuve d'Amoor, & dont le pays bordait le royaume de Corée & la province de Leaotong. Ils commencèrent à sortir de leur obscurité au commencement du dix-septième siècle. À cette époque, Aischin Gior, leur chef, réduisit plusieurs hordes voisines, & après les avoir incorporées avec sa propre tribu, il se rendit formidable même aux Chinois. Shuntschi, petit-fils de ce guerrier, fut, par une réunion extraordinaire de circonstances, élevé au trône de la Chine, étant enfant ; & ses successeurs y règnent encore aujourd'hui. Shuntschi mourut en 1662, & il eut pour successeur Camhi, si connu dans les relations des missionnaires jésuites. On peut lire, sur la révolution de la Chine, Duhalde, *Description de la Chine, Voyage de Bell à Pékin*, & Fis. Sir. Gef. tome I, page 463.

démolirent ce fort, ainsi que tous ^{p.264} les autres construits par les Russes sur le fleuve d'Amoor, & ils emmenèrent dans leur patrie un grand nombre de prisonniers.

À peine furent-ils partis, que seize cents Russes parurent le long des bords de l'Amoor, & construisirent un nouveau fort auquel ils donnèrent l'ancien nom d'Albasin. Les Chinois, en apprenant cette nouvelle, se mirent en marche vers ce fleuve, assiégèrent de nouveau Albasin avec une armée de sept mille hommes, & un train nombreux d'artillerie. Ils canonnèrent la forteresse pendant plusieurs semaines, sans pouvoir y faire une brèche & sans essayer de l'emporter d'assaut. Quoique les assiégés souffrissent peu des canonnades maladroites de l'ennemi, les maladies & la famine avaient épuisé leurs forces : ils continuaient cependant à faire une vigoureuse résistance ; mais ils n'auraient pas tardé à succomber, si les Chinois ne s'étaient retirés, lorsque les négociations commencèrent entre les deux cours de Pékin & de Moscou. Golowin, ambassadeur de Russie, était parti de Moscou dès l'an 1685, accompagné d'un corps de troupes nombreux, afin de mettre en sûreté sa personne & de rendre sa négociation plus imposante. La difficulté de se procurer, dans ces contrées stériles, de la subsistance pour une si grande multitude, jointe à l'escarpement & à la mauvaise qualité des chemins & à la longueur de la route, ne lui permirent pas d'arriver à Selenginsk avant l'an 1687. De là il expédia des députés qui portaient des ^{p.265} ouvertures de paix au gouvernement chinois de Pékin.

Après plusieurs délais, suites de la politique & de la position des affaires dans le pays des Tartares, par où ils devaient passer, les ambassadeurs chinois partirent de Pékin au commencement de juin 1689. Golowin avait proposé de les recevoir à Albasin ; mais tandis qu'il se rendait à cette forteresse, les envoyés de la Chine se présentèrent aux portes de Nershinsk, escortés d'une grosse armée, & d'un train d'artillerie si formidable, que la frayeur obligea Golowin de conclure la négociation aux termes qu'ils voulurent.

Les conférences se tinrent sous des tentes, dans une plaine ouverte près de la ville de Nershinsk ; les plénipotentiaires des deux cours

signèrent & scellèrent le traité. Lorsqu'il fut question de le ratifier par serment, les ambassadeurs chinois offrirent de jurer sur le crucifix ; mais Golowin aima mieux qu'ils le fissent au nom des dieux de leur pays.

Ce traité arrêta les progrès des Russes dans ces contrées lointaines, & il posa les fondements d'un commerce important entre les deux nations.

Par le premier & le second article, les limites sud-est de l'empire de Russie furent fixées à une chaîne de montagnes qui se prolongent au nord du fleuve Amoor, depuis la mer d'Ochotsk jusqu'à la source de la petite rivière de Gorbitza ¹ ; ensuite de cette rivière jusqu'à son ^{p.266} embouchure dans l'Amoor, enfin à l'Argoon depuis sa jonction avec la Shilka jusqu'à sa source.

Le cinquième article accorde une liberté réciproque de commerce à tous les sujets des deux empires, pourvus de passeports de leurs cours. ²

Ce traité fut signé le 27 août 1689, sous le règne d'Ivan & de Pierre Alexievitch. Il enleva aux Russes, indépendamment d'un territoire étendu, la navigation du fleuve d'Amoor. On ne sentait pas alors l'importance de cette perte ; on l'a reconnue seulement depuis la découverte du Kamtchatka & des îles situées entre l'Asie & l'Amérique. Les productions de ces nouvelles terres pourraient être conduites sur le fleuve d'Amoor dans le district de Nershinsk, de là le transport par terre est facile ; au lieu qu'on est obligé de ^{p.267} les débarquer à Ochotsk, & de les traîner ensuite à travers une vaste étendue de pays sur des

¹ Il y a deux rivières de Gorbitza ; l'une tombe dans l'Amoor, près le confluent de l'Argoon & de la Shilka ; & l'autre se jette dans la Shilka. Les Russes ayant voulu appliquer à la première cet article du traité, les Chinois ont soutenu qu'il était question de la seconde, & ils sont venus à bout de le persuader. Les limites actuelles sont un peu différentes de celles que le texte du traité semble établir. Elles commencent aujourd'hui au point où la Shilka & l'Argoon se réunissent pour former le fleuve d'Amoor ; elles se prolongent à l'ouest le long de la Shilka, jusqu'à l'embouchure de la Gorbitza occidentale : de là elles vont jusqu'à la source de cette dernière rivière, en suivant les chaînes de montagnes spécifiées dans le traité. Par ce changement, la cour de Russie a perdu du terrain.

² S. R. G. II, page 435.

rivières d'une navigation difficile, ou sur des chemins escarpés & presque impraticables.

Les Russes obtinrent par forme de compensation, ce qu'ils désiraient depuis longtemps, un commerce permanent & régulier avec les Chinois. Les premiers échanges entre les deux peuples se firent au commencement du dix-septième siècle. ¹ À cette époque, les négociants de Tomsk & des autres villes adjacentes achetèrent des Calmouques une petite quantité de productions chinoises, brutes ou manufacturées. La vente rapide & lucrative de ces marchandises engagea les wayvodes de Sibérie à établir cette branche de commerce directement avec les Chinois. Pour cela ils envoyèrent à Pékin à différents intervalles plusieurs députations de Tobolsk, Tomsk & des autres établissements russes : ces députations n'obtinrent pas tout ce qu'elles demandaient, mais elles eurent des suites importantes. L'accueil qu'en leur fit excita les négociants russes à envoyer de temps en temps des agents à la capitale de la Chine. Ils entretenirent ainsi de faibles liaisons avec cette métropole ; les Chinois apprirent à connaître les avantages du commerce de Russie, & les esprits se disposèrent insensiblement aux conventions des deux cours. Les hostilités sur le fleuve d'Amoor suspendirent entièrement ces premières liaisons.

^{p.268} Mais dès que le traité de Nerchinsk fut signé, les Russes se livrèrent avec une ardeur extraordinaire à cette branche de commerce. Elle offrait des avantages si considérables, que Pierre le Grand conçut le projet de lui donner encore plus d'étendue. Dans cette vue, il fit partir en 1692 pour Pékin, Isbrand Ives, Hollandais, qui était à son service. Ce député obtint pour les caravanes la liberté du commerce de la Chine, que le dernier traité accordait aux particuliers.

D'après cet arrangement, des caravanes se rendirent de Russie à Pékin. On leur accorda un caravansérail, & l'empereur de la Chine les défraya pendant leur séjour dans cette métropole. La couronne jouissait seule du droit de les envoyer, & des bénéfices qu'elles rapportaient. Sur

¹ S. R. G. VIII, pages 504 & suiv.

ces entrefaites, des négociants particuliers continuaient, comme auparavant, leurs échanges avec les Chinois, non seulement à Pékin, mais aussi dans les quartiers généraux des Mongols. Le camp de ces Tartares errants était ordinairement placé près du confluent de l'Orkhon & de la Tola entre les frontières méridionales de la Sibérie, & le désert des Mongols. Les marchands russes & chinois tenaient dans cet endroit une espèce de foire annuelle ; chacun d'eux y amenait ses marchandises, & y demeurait jusqu'à ce qu'il les eût vendues. La confusion & le désordre troublèrent bientôt cet entrepôt, & l'empereur de la Chine reçut des plaintes multipliées de l'ivrognerie & de la mauvaise conduite des Russes. Ces plaintes firent ^{p.269} d'autant plus d'impression, que les Russes qui se trouvaient à Pékin s'y livraient à de semblables excès.

Camhi, frappé des remontrances journalières de ses sujets, menaça de chasser les Russes de ses États, & de leur interdire tout commerce dans son empire & dans le pays des Mongols.

Ces différends occasionnèrent une autre ambassade à Pékin en 1719. Leoff Wassilievitch Ismaïloff, capitaine des gardes russes, chargé de la négociation, la termina heureusement & à la satisfaction des deux cours. À son départ de la capitale de la Chine, on lui permit d'y laisser Laurent Lange avec le titre d'agent des caravanes & le droit de veiller sur la conduite des Russes. Sa résidence dans cette métropole fut de peu de durée ; car les Chinois l'obligèrent bientôt à retourner dans sa patrie. Son renvoi fut l'effet d'un caprice subit de ce peuple défiant, & de la mésintelligence qui venait d'éclater entre les deux nations, relativement à quelques hordes mongoles, limitrophes de la Sibérie. Un petit nombre de ces Mongols qui s'étaient mis sous la protection du Czar, ayant été réclamés par la cour de Pékin, la Russie refusa de les abandonner, sous prétexte qu'on ne pouvait étendre aux Mongols aucun article du traité de Nerzhinsk. L'empereur de la Chine fut irrité de ce refus ; son ressentiment devint plus vif en voyant la conduite désordonnée des marchands russes, qui n'étant plus contenus par leur résident, se livrèrent sans contrainte à ^{p.270} leurs excès accoutumés.

Camhi expédia en 1722 l'ordre de chasser tous les Russes de ses domaines & du pays des Mongols. On l'exécuta à la rigueur ; & dès ce moment, toute communication entre les deux empires cessa.

Cette rupture subsista jusqu'en 1727 : alors le comte Sava Vladislavitch Ragusinski, Dalmate au service de la Russie, fut envoyé à Pékin. Il avait ordre de terminer, à quelque prix que ce fût, le différend qui régnait entre les deux cours relativement aux tribus mongoles, & de fixer les limites méridionales de l'empire de Russie dans cette partie du globe : on le chargeait d'ailleurs de renouer les liaisons de commerce avec la Chine. Cet ambassadeur présenta à Yundschin, fils & successeur de Camhi, le plan d'un nouveau traité touchant les bornes & le commerce des deux pays ; il proposa de fixer les frontières telles qu'elles existent aujourd'hui ; il y ajouta des règlements pour rétablir le commerce sur une base solide, & prévenir à l'avenir, autant qu'il était possible, toutes les sources de division. L'empereur de la Chine ayant approuvé ce plan, nomma des commissaires, qui allèrent traiter avec l'envoyé de Russie sur les bords de la Bura, petite rivière qui coule au sud des confins de la Sibérie, dans l'Orkhon, près de la jonction de celle-ci avec la Selenga.

À cette conférence, les anciennes limites mentionnées dans le traité de Nershinsk furent prolongées de l'embouchure de l'Argoon à l'ouest, jusqu'à la montagne de Sabyntaban, qui se trouve p.271 à peu de distance de l'endroit où le confluent de l'Uleken & du Kemtzak forme le fleuve Yenissei. Ces nouvelles bornes séparent les domaines de la Russie du territoire des Mongols qui est sous la protection de la Chine.

Il fut stipulé de plus, qu'à l'avenir toutes les négociations seraient conduites entre le tribunal des Affaires Étrangères de Pékin & le bureau des Affaires Étrangères de Pétersbourg, & pour les matières moins importantes, entre les commandants des frontières. ¹

Voici les articles les plus essentiels de ce traité touchant le commerce.

¹ Cet article fut inséré, parce que l'empereur de la Chine, d'après une idée ridicule de sa supériorité, refusa avec hauteur d'entretenir aucune correspondance avec la cour de Russie.

Il fut réglé qu'une caravane russe irait tous les trois ans à Pékin, mais qu'elle ne serait pas composée de plus de deux cents personnes ; que pendant sa résidence dans cette capitale, elle serait défrayée par l'empereur de la Chine ; qu'immédiatement après son arrivée sur les frontières, elle en informerait la cour ; & qu'un officier chinois irait la prendre pour l'accompagner à Pékin.

Le privilège, dont jouissaient auparavant les particuliers, de faire toute sorte de commerce dans les territoires chinois & mongols, fut aboli ; & l'on convint que les marchandises appartenant à des particuliers ne passeraient pas les ^{p.272} frontières. Mais pour conserver aux individus le privilège de commercer, on nomma sur les confins de la Sibérie deux places où ils pouvaient se rendre ; l'une qui serait appelée Kiachta, du nom d'un ruisseau qui coule aux environs ; & l'autre qui serait nommée Zuruchaitu. Les sujets des deux nations obtinrent la liberté de commercer à ces deux endroits.

On permit aux Russes de bâtir une église dans l'enceinte de leur caravansérail à Pékin ¹ ; d'y entretenir quatre prêtres pour l'exercice de leur culte, & même des Russes ² chargés d'apprendre ^{p.273} la langue chinoise, & destinés à servir d'interprètes entre les deux nations.

Ce traité, qui porte le nom de Kiachta, fut signé & ratifié le 4 juin 1728, par le comte Ragusinski & trois plénipotentiaires chinois, à

¹ La première église russe qu'on ait vue à Pékin, fut bâtie en faveur des prisonniers de cette nation, pris à Albasin. Ils furent conduits dans cette capitale, on les logea dans une rue qui fut appelée rue des Russes, nom qu'elle conserve encore. Ils furent si bien traités des Chinois, qu'à la prise de Nerzhinsk, ils refusèrent de retourner dans leur patrie ; & comme ils épousèrent des femmes du pays, leurs descendants sont aujourd'hui naturalisés, & la plupart ont adopté la langue & même la religion de la Chine. Quoique leur première église ne soit pas démolie, on n'y célèbre plus le service grec ; le prêtre qui en avait la direction, a passé au temple bâti depuis dans l'enceinte du caravansérail.

² On aperçoit déjà les bons effets de cette institution. Un Russe, nommé Leontief, après avoir résidé dix ans à Pékin, est revenu à S. Pétersbourg. Il a donné des traductions & des extraits de quelques ouvrages chinois intéressants, tels que une partie de l'*Histoire de la Chine*, le *Code des lois chinoises* ; la *Description des villes & des revenus de l'empire de la Chine* ; l'extrait d'un *Traité de géographie*, imprimé dernièrement à Pékin. Le journal de Saint-Pétersbourg, du mois d'avril 1779, a publié une analyse de cet extrait.

l'endroit où l'on a bâti depuis la ville de Kiachta : c'est la base de toutes les opérations entre les deux peuples. ¹

Il est à propos de rapporter ici une innovation dans le commerce de la Chine, qui s'est introduite depuis l'avènement de l'impératrice actuelle, Catherine II, au trône. Dès l'an 1755, on n'a pas envoyé de caravanes à Pékin. Une mésintelligence survenue en 1759 entre les deux cours les a fait cesser. On ne les a point rétablis après le raccommodement ², par les raisons que voici. L'exportation & l'importation des principaux articles de commerce, surtout des fourrures les plus précieuses, étaient interdites aux particuliers & réservées aux caravanes, dont la couronne tirait le bénéfice. Cette restriction nuisait beaucoup aux négociants ; la Czarine, qui parmi tant de règlements sages qui caractérisent son règne a toujours montré du zèle pour étendre le commerce de ses sujets, abolit en 1762 le monopole des fourrures, & renonça en faveur de ses sujets, au privilège exclusif qu'elle avait d'envoyer des caravanes à Pékin ³. Cette concession généreuse a considérablement augmenté les bénéfices du commerce. Les énormes dépenses, les dangers & le délai qu'entraînait le transport des marchandises des frontières de la Sibérie à Pékin, n'ont plus lieu, & Kiachta est devenu le centre du commerce des Russes & des Chinois.

@

¹ S. R. G. VIII, page 313.

² On vient de rétablir les caravanes, cette année 1780 ; & les papiers publics annoncèrent, il y a peu de temps, au mois de juillet, que les différends relatifs au commerce entre les cours de Pétersbourg & de Pékin ont été terminés ; mais je ne sais pas si les caravanes vont à Pékin, ou seulement à Kiachta. *Note du traducteur.*

³ S. R. G. VIII, page 520.

CHAPITRE III

Description des établissements russes & chinois sur les frontières de la Sibérie. Description de Kiachta, ville frontière appartenant aux Russes ; de Zuruchaitu, ville frontière appartenant aux Chinois ; ses bâtiments, ses pagodes, &c.

@

p.275 Le dernier traité ayant stipulé que le commerce entre la Russie & la Chine se ferait aux confins de la Sibérie, près du désert des Mongols, à Kiachta & à Zuruchaitu, je vais donner dans ce chapitre la description de ces deux villes.

Elles sont situées dans une vallée pittoresque environnée de montagnes élevées, remplies de rochers & bien couvertes de bois. La vallée est coupée par le ruisseau de Kiachta, qui a sa source en Sibérie, & qui après avoir lavé les murailles de la ville russe & de la ville chinoise, se jette dans la Bura, à peu de distance des frontières.

J'ai déjà dit que la ville des Russes s'appelle Kiachta du nom du ruisseau : elle est située par 124 deg. 18 min. de longitude du méridien de l'île de Fer, & 35 deg. de latitude nord, à 5.514 verstes de Moscou & à 1.532 de Pékin.

Il y a une forteresse bâtie sur une petite élévation : c'est un carré enfermé de palissades, & p.276 garni de bastions de bois en différents angles ; les trois portes sont gardées par des soldats : l'une fait face au nord, une seconde au sud regarde les frontières de la Chine, & la troisième est à l'est, tout près du ruisseau de Kiachta. Les principaux bâtiments publics sont une église de bois, la maison du gouverneur, la douane, le magasin des provisions & le corps-de-garde. Elle renferme aussi une rangée de boutiques, de magasins, de baraques pour la garnison, plusieurs maisons qui appartiennent à la couronne. Celles-ci sont ordinairement habitées par les principaux négociants. La plupart de ces édifices sont de bois.

La ville qui est environnée de remparts de bois, couverts au sommet de chevaux de frise, ne contient pas plus de cent vingt maisons très

irrégulières ; on y trouve le même nombre de portes que dans la forteresse, il y a aussi des sentinelles. En dehors des murailles, sur le grand chemin qui conduit à Selenginsk, on voit un petit nombre de maisons & le magasin de la rhubarbe.

Cet établissement n'a pas beaucoup d'eau, & elle est d'une assez mauvaise qualité ; quoique le ruisseau de Kiachta lave les murailles de la forteresse, il est si bas en été, qu'il ne suffit à la provision des habitants qu'après des pluies abondantes. L'eau y est trouble & malsaine, & les sources qu'il y a aux environs sont sales & saumâtres ; les principaux habitants envoient chercher la leur à une fontaine du district, qui appartient aux Chinois. Le sol des environs est presque ^{p.277} partout de sable ou de rocher, & extrêmement stérile. Si les frontières de la Russie s'étendaient environ neuf verstes plus au sud du ruisseau de Bura, la ville de Kiachta aurait une bonne eau, un sol fertile, & du poisson en abondance ; les Chinois seuls jouissent de cet avantage.

La garnison de Kiachta consiste en une compagnie régulière de soldats & un certain nombre de Cosaques : les premiers changent de temps en temps, mais les derniers habitent toujours cette ville. Le commandant a l'inspection des frontières, & il est chargé, de concert avec le président des négociants chinois, de décider toutes les affaires subalternes : dans celles qui ont de l'importance, il faut recourir à la chancellerie de Selenginsk & au gouverneur d'Irkutsk. Il n'y a guère à Kiachta que les négociants russes & les agents de la compagnie du commerce de Russie.

Les limites qui s'étendent à l'ouest de cet établissement, jusqu'à la rivière du Selenga, & à l'est jusqu'à celle de Tchikoi, sont garnies de chevaux de frise, destinés à empêcher la contrebande du bétail, dont l'exportation paie un droit considérable à la couronne. Tous les postes avancés, le long des frontières à l'ouest, jusqu'au gouvernement de Tobolsk, & à l'est jusqu'aux montagnes de neige, dépendent du gouverneur de Kiachta.

La plus élevée des montagnes qui environnent la vallée de Kiachta, & que le Mogols appellent ^{p.278} Burgulteï, commande la ville frontière des Russes ainsi que celle des Chinois ; c'est pour cela que les Chinois, lors des négociations du dernier traité touchant les confins, en demandèrent la cession ; ils donnèrent pour prétexte que quelques-uns de leurs ancêtres, mis aux rang des dieux, étaient enterrés au sommet. Les Russes les leur accordèrent & souffrirent la rétrogression des bornes au côté septentrional de la montagne.

La ville & frontière chinoise est appelée, à la Chine & dans le pays des Mongols, Maimatschin, ce qui signifie ville de commerce. Les Russes lui donnent le nom de village chinois (Kitaiskaia Sloboda) & de Naimatschin, expression corrompue de Maimatschin. Elle à environ cent quarante verges, au sud de la forteresse de Kiachta, dans une position qui lui est presque parallèle. À mi-chemin entre cette place & la forteresse des Russes, on trouve deux poteaux élevés d'environ dix pieds, qui marquent les confins des deux empires ; l'un porte une inscription russe, & l'autre une inscription en caractères manshurs. ¹

Maimatschin n'a d'autre fortification qu'un rempart de bois & un petit fossé large de trois pieds, creusé en 1756, pendant la guerre entre ^{p.279} les Chinois & les Calmouques. La ville est d'une forme oblongue ; sa longueur est de six cents verges, & sa largeur de quatre cents. Il y a aux quatre côtés une grande porte en face des principales rues, & sur chacune de ces portes, un corps-de-garde en bois, habité par la garnison chinoise, composée de Mongols, qui portent des habits déguenillés & des massues. En dehors de la porte qui regarde les frontières de la Russie, & à environ huit verges de l'entrée, les Chinois ont élevé un parapet de bois, qui empêche de voir ce qui se passe dans les rues.

Cette ville contient deux cents maisons, & environ douze cents habitants ; elle a deux rues principales, larges d'environ huit verges, qui se coupent l'une & l'autre vers le milieu à angles droits, & deux

¹ Sur la montagne à l'ouest de Kiachta, les confins sont encore marqués, du côté de la Russie, par un amas de pierres & de terre, surmonté d'un écrit, & du côté de la Chine, par un tas de pierres en forme de pyramide. [Pallas, Reise... III, p. 110](#). [c.a. pour Pallas, les pages exactes en liens hypertexte sont à vérifier.]

autres plus petites, qui se prolongent du nord au sud. Elles ne sont pas pavées, mais couvertes de gravier & d'une propreté singulière.

Les maisons, qui sont spacieuses & bâties en bois d'une manière uniforme, ont un seul étage, & leur hauteur n'excède pas quatorze pieds ; elles sont enduites de plâtre & peintes en blanc ; elles ont toutes au milieu une cour de soixante-dix pieds en carré, parsemée de gravier, & elles paraissent fort propres ; elles contiennent une salle, quelques magasins & une cuisine. Le toit de celles qui appartiennent aux gens les plus riches, est de planches, mais le toit des autres est de lattes recouvertes de terre. Du côté de la rue, la ^{p.280} plupart de ces édifices ont des arcades de bois, soutenues par de gros poteaux. Les fenêtres sont grandes, ainsi qu'en Europe ; mais comme le verre & le talc de Russie sont chers, elles sont ordinairement de papier, avec quelques carreaux de vitre dans la salle.

Cette salle a rarement vue sur la rue : c'est une espèce de boutique, où les différents échantillons des marchandises sont placés dans des armoires garnies de rayons, & fermées avec des portes de papier pour en écarter la poussière. Les fenêtres sont communément ornées de petites peintures, & les murailles tendues en papier de la Chine. Une moitié du plancher est d'une argile bien battue, & l'autre est couverte de planches & s'élève d'environ un pied. C'est là que la famille s'assied le jour & dort la nuit. À côté de cette espèce d'estrade, & à peu près sur le même niveau, il y a un poêle carré de briques, surmonté d'une excavation cylindrique droite & perpendiculaire ; on le chauffe avec de petits morceaux de bois. Le tuyau de fumée sort du fond du poêle, & se prolongeant en zig-zag au-dessous de l'estrade, aboutit à une cheminée, laquelle débouche dans la rue. Ainsi, quoique le poêle soit toujours ouvert & la flamme visible, jamais la chambre n'est remplie de fumée. On ne trouve presque aucun meuble dans l'intérieur de la maison, excepté une grande table à manger, & deux autres petites, vernissées, sur l'estrade ; l'une de celles-ci porte ^{p.281} toujours un réchaud rempli de feu, où on allume les pipes quand le poêle n'est pas chaud.

On voit dans la grande pièce plusieurs petites niches couvertes de rideaux de soie, devant lesquelles il y a des lampes qu'on allume les jours de fête : ces niches renferment des idoles de papier peint, un vase de pierre ou de métal, où l'on rassemble les cendres de l'encens ; plusieurs petits ornements & des fleurs artificielles ; les Chinois permettent volontiers aux étrangers de tirer ces rideaux & de regarder leurs idoles.

Les négociants de Bucharie ¹ habitent le quartier sud-ouest de Maimatschin ; leurs maisons ne sont ni aussi grandes ni aussi commodes que celles des Chinois, cependant la plupart font un commerce considérable.

Le Surgutschei, ou gouverneur de Maimatschin, est chargé de la police & de la direction de toutes les affaires relatives au commerce ; il est ordinairement d'un rang distingué ; quelquefois c'est un mandarin qui s'est mal comporté dans une autre place, & qu'on envoie ici pour le punir. On le reconnaît au bouton de crystal de son ^{p.282} chapeau & aux plumes de paon ² qui pendent par derrière. Les Chinois lui donnent le titre d'amban, ce qui signifie *commandant en chef*, & personne ne paraît devant lui sans plier le genou ; celui qui vient présenter une requête doit demeurer dans cette posture jusqu'à ce qu'il reçoive la réponse. Les honoraires de ce gouverneur ne sont pas considérables ; mais les présents que lui font les négociants montent très haut.

Les bâtiments publics les plus remarquables de Maimatschin sont la maison du gouverneur, le théâtre & les deux pagodes.

¹ Les principales marchandises que les Buchariens emmènent en Russie, sont, le coton, les étoffes de demi-soie, le coton filé, les peaux d'agneaux, les pierres précieuses, la poudre d'or, le nitre non préparé, le sel ammoniac, &c. Voyez le livre intitulé : [Russia, or the compleat account of all the nations that compose that empire, vol. II, p. 141.](#) Ouvrage curieux & intéressant, publié dernièrement à Londres.

² À la Chine, les princes du sang portent trois plumes de paon ; les nobles de distinction, deux ; & la classe inférieure de la noblesse, une. C'est aussi une marque d'un rang élevé d'avoir une voiture à quatre roues. Le gouverneur de Maimatschin sort dans une qui n'en a que deux. Tous les Chinois portent des boutons de différentes couleurs à leurs chapeaux ; ces boutons dénotent leur rang. [Pallas, Reise, III, p. 126.](#)

La maison du gouverneur est plus grande que les autres & mieux meublée. On la reconnaît d'ailleurs à une chambre où se tient la justice, & à deux grands poteaux surmontés d'un pavillon, qui sont à l'entrée.

Le théâtre est au pied de la muraille de la ville, près de la grande pagode ; c'est une espèce de hangar proprement peint, ouvert sur le devant, & qui n'a que l'espace nécessaire pour contenir les acteurs ; les spectateurs se tiennent dans la rue. ^{p.283} Il y a aussi à côté du théâtre deux poteaux élevés, sur lesquels on arbore les jours de fêtes de grands pavillons qui portent des inscriptions chinoises. Alors les domestiques des négociants jouent de petites farces burlesques en l'honneur de leurs idoles.

La plus petite des deux pagodes est un bâtiment de bois soutenu par deux poteaux au centre de la ville, à l'endroit où se croisent les deux principales rues. C'est une tour chinoise de deux étages, ornée à l'extérieur de petites colonnes, de peintures & de petites cloches de fer, &c. Le premier étage est carré & le second octogone. Dans celui qui est le plus bas, on voit un tableau du dieu Tien, mot qui, suivant l'explication des plus habiles Chinois, signifie le Dieu tout-puissant qui dirige les trente-deux cieux. On dit que les Manshurs donnent à cette idole le nom d'Abcho, & les Mongols celui de Tingharu, ou de *Dieu du ciel* ; il est représenté assis, la tête découverte, & environnée d'une couronne ¹ pareille à celle ^{p.284} qui environne la tête de Jésus-Christ dans quelques peintures des catholiques : ses cheveux sont longs & flottants ; il tient en sa main droite un sabre nu, & il étend la gauche, comme s'il donnait la bénédiction. À l'un des côtés de cette figure, on a peint deux jeunes gens ; & à l'autre une jeune fille & un vieillard qui a les cheveux gris.

¹ Le gouverneur de Maimatschin, qui donna à M. Pallas la permission de voir ce temple, l'assura que les jésuites de Pékin & leurs prosélytes adoraient cette idole. L'écrivain russe conjecture que la ressemblance entre cette idole & les portraits de J. C. chez les catholiques, a donné lieu à cette assertion ; ou que les jésuites, afin d'exciter la dévotion de leurs convertis, ont donné, par politique, à la figure de J. C. une ressemblance à celle du Tien des Chinois. [Pallas, Reise... III, p. 119.](#)

L'étage le plus élevé renferme la figure d'une autre idole qui porte un chapeau rayé de noir & de blanc, & qui est également entourée de trois jeunes personnes & d'un petit vieillard. On ne voit point d'autels dans ce temple, & il n'y a pas d'autres ornements que leurs peintures & leurs châssis : il s'ouvre seulement les jours de fête, & les étrangers ne peuvent pas le voir sans permission.

La grande pagode, située devant la maison du gouverneur, près de la principale porte qui regarde au sud, est plus vaste & plus magnifique que la première. Les étrangers la voient en tout temps sans la moindre difficulté, pourvu qu'ils soient en compagnie d'un des prêtres, qui se trouve toujours au milieu de la cour. Cette cour est environnée de chevaux de frise : on y entre du côté du sud ; il y a deux portes avec un petit bâtiment entr'elles. L'extérieur de ce petit bâtiment offre deux niches défendues par des grillages, au fond desquelles on trouve deux chevaux d'argile de grandeur naturelle, grossièrement faits. Ils sont sellés & bridés : à côté d'eux il y a deux ^{p.285} hommes habillés comme deux palefreniers. Le cheval à droite est châtain ; l'autre est plus haut, sa crinière & sa queue sont noires. Le premier est dans l'attitude du galop, & le second dans l'attitude du pas. On aperçoit, près de chacun, une bannière déployée d'étoffe de soie jaune avec des dragons d'argent en broderie.

Deux tours de bois environnées de galeries sont au milieu de cette cour ; la tour orientale contient une grosse cloche de fer, qu'on frappe de temps en temps avec un maillet de bois ; l'autre renferme deux timbales d'une grandeur énorme, pareilles à celles dont les Calmouks se servent dans leurs cérémonies religieuses. Des bâtiments habités par les prêtres du temple règnent tout autour de la cour.

Cette cour extérieure communique par une belle porte à la cour intérieure ; celle-ci est bordée de chaque côté de petits compartiments ouverts sur le devant & défendus par un grillage : ces compartiments offrent les légendes des idoles représentées dans une suite de tableaux historiques. À l'extrémité la plus éloignée de cette seconde cour, on voit un grand bâtiment construit du même style que l'architecture du

temple. En dedans il a soixante pieds de long & trente de large ; il est rempli d'anciennes armes & d'instruments de guerre d'une grosseur prodigieuse, telles que des lances, des faux, de longues piques qui ont un large fer, des boucliers, des cottes d'armes & des ^{p.286} trophées militaires qui représentent des mains ¹, des têtes de dragons, & d'autres figures sculptées. Tous ces instruments de guerre sont bien dorés, & rangés par ordre sur des échafauds le long de la muraille. En face de l'entrée, on voit flotter un grand étendard jaune, orné de broderies qui représentent des feuillages & des dragons d'argent ; au dessous, il y a sur une espèce d'autel, une suite de petites tables oblongues qui portent des inscriptions chinoises.

Une galerie ouverte, ornée des deux côtés de pots de fleurs, conduit de la porte de derrière de l'arsenal à la colonnade du temple. On remarque dans les entrecolonnements deux tablettes d'ardoise entourées de cadres de bois d'environ six pieds de haut & larges de deux ; on y lit de longues inscriptions relatives à la bâtisse du temple. Devant l'une de ces tablettes, on voit par terre une petite idole d'une forme hideuse, enfermée dans une caisse de bois.

Le temple est un édifice élégant dans le goût chinois. Il est richement décoré à l'extérieur de colonnes vernissées, de sculptures dorées, de petites cloches & d'autres ornements particuliers à l'architecture chinoisé. Il règne en dedans une grande profusion de dorures qui répondent à la parure de l'extérieur. Les murailles sont presque ^{p.287} toutes couvertes de peintures qui représentent les exploits les plus célèbres de la principale idole.

Ce temple renferme cinq idoles d'une stature colossale, assises les jambes croisées sur des piédestaux, dans trois niches qui remplissent tout le côté du nord.

La principale idole est assise seule dans la niche du milieu entre deux colonnes, autour desquelles sont entortillés des dragons couverts de dorure : de grands drapeaux de soie qui pendent du plafond, voilent

¹ Ces mains ressemblent aux étendards manipulatoires des Romains.

la partie supérieure de cette idole. Elle porte le nom de *Ghesur* ou *Ghessur-Chan* ¹. Les Chinois l'appellent *Loo-ye* ou *le premier & le plus ancien* ; & les Manshurs, *Guanloe* ou *le dieu supérieur* : sa taille gigantesque excède de plus de quatre fois la stature humaine ; son visage est brillant comme de l'or, & ses cheveux & sa ^{p.288} barbe sont noirs. Il porte une couronne sur la tête, & les Chinois disent qu'il est vêtu fort richement ; ses vêtements ne sont pas modelés en argile, mais ils sont d'une étoffe de soie très fine. Il tient dans ses mains une espèce de tablette qu'il paraît lire avec beaucoup d'attention. Deux petites figures de femmes, qui ressemblent à de jeunes personnes d'environ quatorze ans, sont debout de chaque côté de l'idole sur le même piédestal ; l'une d'elles empoigne un rouleau de papier. À droite de l'idole on voit sept traits d'or, & à sa gauche un arc.

Il y a devant l'idole un assez grand espace, enfermé d'un grillage, en-dedans duquel se trouve un autel avec quatre figures colossales qui représentent probablement les principaux mandarins de Ghesur qu'on a déifié. Deux de ces figures portent des robes de juges, & tiennent de petites tablettes pareilles à celles qui sont dans les mains de l'idole. Les deux autres sont revêtues d'une armure complète ; l'une porte un turban, & sur l'épaule gauche un grand sabre dans son fourreau ; la dernière qui a un visage hideux, couleur de cuivre, & un gros ventre, tient dans sa main droite une lance dont le fer est très large.

Quoique toutes les idoles du temple soient d'une grandeur énorme, celle de Ghesur-Chan l'est bien davantage.

La première idole, qui est dans la niche à droite, s'appelle Maorang, ou l'Obschibanni des Mogols ; elle a trois visages effarés, couleur de ^{p.289} cuivre, & six bras ; deux de ses bras agitent au dessus de sa tête

¹ Ce sont les Mongols & les Calmouques qui lui ont donné le nom de Ghesur-Chan ; & quoiqu'ils ne le comptent pas parmi leurs divinités, ils le regardent comme un grand héros, le Bacchus & l'Hercule de la Tartarie orientale, qui naquit à la source du Choango, & qui défit plusieurs monstres. Ils ont une très longue histoire de ses exploits héroïques. Voici le titre de ces ouvrages écrits en langue mongole : *Arban Zeeghi essin Ghessur bogdo Chan* : le roi des dix points du compas, ou le monarque Ghesur Chan. Je possède une copie de ce manuscrit mongol, dont M. Pallas m'a fait présent ; je le communiquerais avec plaisir à un savant versé dans les langues orientales.

deux sabres qui se croisent ; un troisième tient un miroir ; un quatrième une tablette carrée qui paraît être d'ivoire. Les deux autres bras sont occupés à bander un arc armé d'une flèche qui est prête à partir. Cette idole a la poitrine couverte d'un miroir, & un œil au nombril ; elle a près d'elle deux petites figures, dont la première tient un trait & la seconde un petit animal.

L'idole qui vient ensuite & qui est dans la même niche, est appelée, par les Chinois, Tsaudsing ou le dieu d'or & d'argent, & par les Mongols Tsagan-Dsambala. Elle a un chapeau noir, & elle porte de magnifiques robes, telles qu'on les met à la Chine les jours d'appareil ; elle tient à la main une petite cassette de bijoux. Elle a aussi près d'elle deux petites figures debout, dont l'une tient une branche d'arbre coupée.

Dans la niche à gauche, on voit le dieu Cusho, auquel les Manshurs donnent le nom de Chua-Schan, & les Mongols celui de Galdi ou de dieu du feu. Son visage coloré de rouge est farouche & effrayant ; il est revêtu d'une armure complète ; il tient un sabre à moitié tiré du fourreau, & il paraît sur le point de s'élaner de son siège. Il est accompagné de deux petits hallebardiers, dont l'un a l'air de crier, & l'autre porte sur sa main un oiseau qui ressemble à un faisan de mer.

L'autre idole de la même niche est Niu-o, le dieu des bœufs : il est assis : son maintien est très ^{p.290} composé ; il est habillé comme un mandarin, & porte une couronne sur la tête : sa poitrine, ainsi que celle des autres idoles, est couverte d'un miroir. Les Chinois croient que c'est le même dieu que l'Ymandaga des Mongols : on dit que chez les Manshurs ils s'appellent Chain-Killova, & chez les Mongols Bars-Batir, le héros des tigres, dénomination qui lui donne quelque analogie avec Ghessur.

Devant ces différentes idoles on voit des tables ou des autels, sur lesquels on place, les jours de fêtes & de prières, des confitures, de la pâtisserie, des fruits secs & de la viande : il y a même des occasions où l'on y met des moutons tout entiers ; des flambeaux & des lampes y brûlent jour & nuit. Le plus remarquable des ustensiles du temple est un vase de la forme d'un carquois rempli de pièces plates de roseaux,

sur lesquelles il y a de petites devises chinoises. Les Chinois vont tirer ces devises le jour du nouvel an ; ce sont pour eux des oracles qui annoncent ce qui leur arrivera de bien ou de mal pendant l'année qui va s'écouler. On voit aussi sur une table, un casque de bois vernissé en noir, que tous les dévots ne manquent point de frapper avec un morceau de bois, lorsqu'ils entrent dans le temple. Ce casque est si sacré qu'on ne permet pas aux étrangers de le toucher, quoiqu'on ne les empêche point de toucher les idoles.

On pratique les cérémonies du culte, le premier jour de la nouvelle & de la pleine lune. ^{p.291} Les Chinois se rendent au moins une fois dans le temple, chacune de ces fêtes ; ils y entrent sans ôter leurs chapeaux ¹. Ils joignent les mains devant leur visage ; ils font cinq ou six révérences à chacune des idoles, & après avoir touché avec leur front le piédestal sur lequel elles sont assises, ils se retirent. Les principales fêtes se célèbrent le premier mois de leur année, qui répond à notre mois de février. Ce mois auquel ils donnent, ainsi que les Mongols, le nom de mois blanc, est regardé comme favorable à l'expédition des affaires : ils arborent alors des pavillons devant des pagodes ; ils placent sur les tables des idoles, des viandes que les prêtres enlèvent le soir, & qu'ils vont manger dans la cour intérieure. Afin de mieux célébrer ces solennités, on joue la comédie en l'honneur des idoles ; les pièces sont ordinairement satyriques, & dirigées pour la plupart contre les magistrats ou les juges qui manquent d'équité.

Quoiqu'il y ait peu de cérémonies dans le culte religieux des Chinois, ils sont très adonnés à la superstition. M. Pallas dit que ceux de Maimatschin ² se livrent aux folies que voici, lorsqu'il ^{p.292} survient une

¹ Ils n'ôtent pas leur chapeau par respect ; car à la Chine, ainsi que chez tous les peuples d'Orient, c'est un manque d'égards de se découvrir la tête devant ses supérieurs.

² Cette description de Kiachta & de Maimatschin est tirée du *Journal des voyages* de M. Pallas en Sibérie, pages 111, 119 & 126. Tous les détails sur la religion des peuples de l'Orient sont si intéressants, que j'ai cru faire plaisir aux lecteurs en traduisant ce qu'on vient de voir sur les pagodes & les idoles de la Chine. L'auteur ingénieux du journal cité tout à l'heure, décrit de plus, d'après ses propres observations, les mœurs, les usages, l'habillement, les jeûnes & plusieurs autres particularités relatives aux Chinois. Quoique cette partie de son ouvrage soit très curieuse, elle m'a paru trop étrangère au plan de celui-ci pour l'y insérer.

éclipse de lune. Le soir du jour de l'éclipse, tous les habitants poussent des cris & des hurlements horribles ; ils font un tapage extraordinaire, en frappant contre du bois ou contre des chaudrons ; ils sonnent les cloches & p.293 ils touchent sur les timbales de la grande pagode. Ils croient que le méchant esprit de l'air, appelé par les Mongols *Arachula*, attaque la Lune, & que ce bruit & ces cris épouvantables l'effraient. M. Pallas, pendant son séjour à Maimatschin, observa un autre exemple de superstition. Le feu prit dans la ville avec tant de violence, qu'au même instant plusieurs maisons se trouvèrent embrasées. Aucun des habitants n'essaya de donner du secours ; ils se tenaient autour du feu dans une consternation oisive ; quelques-uns seulement y jetaient par intervalles quelques gouttes d'eau pour apaiser le dieu du feu, qui, à ce qu'ils imaginaient, avait choisi leurs habitations pour un sacrifice. Si les Russes n'avaient pas éteint l'incendie, toute la ville aurait probablement été réduite en cendres.

@

Aucun écrivain n'a jeté plus de jour que M. Pallas sur la religion & l'histoire des nations tartares ; on en trouve des preuves à chaque page de son précieux journal. Il a éclairci encore davantage cette matière obscure, dans un ouvrage très récent, sur les Tartares qui habitent les différentes parties de la Sibérie, & le territoire situé entre ce pays & la muraille de la Chine. Le premier volume de cet excellent livre parut en 1776 ; il contient les migrations, l'histoire, les lois, les mœurs & les usages de ce peuple extraordinaire, connu sous le nom de *Calinouques*, de *Mongols* & de *Burates*. Le second volume, qu'on attend avec impatience, développera d'une manière exacte & détaillée, les dogmes & les cérémonies religieuses qui distinguent les sectateurs du shamanisme de ceux du dalai lama (ce sont les deux grandes sectes qui partagent ces tribus). Pallas, *Sammlung historischer Nachrichten über die Mongolischen Völkerschaften*.

CHAPITRE IV

Commerce entre les Chinois & les Russes. État des principales exportations & importations. Droit de la douane. Estimation générale du commerce fait par les Russes.

@

Les négociants de Maimatschin viennent des provinces septentrionales de la Chine, & principalement de Pékin, Nankin, Sandchu & des autres grandes villes. Ils ne sont pas fixés à cette place p.294 avec leurs épouses & leurs familles ; car il est à remarquer qu'il n'y a pas une femme à Maimatschin : c'est un effet de la politique du gouvernement chinois, qui interdit au sexe la plus légère communication avec les étrangers. Les négociants qui font le commerce de Russie ont tous un associé ; ils se relayent mutuellement ; l'un reste un certain temps, pour l'ordinaire une année, à Kiachta ; & lorsque son associé amène une nouvelle pacotille de marchandises, il s'en retourne dans sa patrie, emportant des marchandises de Russie ¹.

La plupart des négociants chinois entendent la langue mongole, dans laquelle se terminent ordinairement les affaires du commerce. Un petit nombre d'entr'eux disent quelques mots russes ; mais leur prononciation est si molle & si délicate, qu'il est difficile de les comprendre. Ils ne peuvent pas prononcer R, ils en font toujours une L ; & lorsque deux consonnes se rencontrent, ce qui arrive souvent dans la langue russe, ils les divisent, en interposant une voyelle ². Cette

¹ Pallas, *Reise*, III, page 128.

² Bayer, dans son *Muscœum Sinicum*, donne plusieurs exemples de la manière dont les Chinois articulent les lettres qui ne se trouvent pas dans leur langue. Ils changent les B, D, R, X, Z, en P, T, L, S, S.

Ainsi, pour *Maria*, ils disent *Ma-li-ya*.

Pour *crux*, *Cu-lu-su*.

Pour *baptizo*, *Pa-pe-ti-so*.

Pour *cardinalis*, *Kia-ul-si-na-li-su*.

Pour *Spiritus*, *Su-pi-li-tu-su*.

Pour *Adam*, *Va-tam*.

Pour *Eva*, *Nge-va*.

Pour *Christus*, *Ki-li-su-tu-su*.

Hoc est corpus meum, *Ho-ke, nge-su-tu, co-ul-pu-su, me-vum*.

Bayer, tome I, page 15.

impossibilité ^{p.295} d'articuler le russe semble particulière aux Chinois ; on ne le remarque pas dans les Calmouques, les Mongols, ni les autres nations voisines. ¹

Le commerce entre les Russes & les Chinois se fait tout par échange. Il est défendu aux Russes d'exporter de l'argent de leur pays, & même les Chinois n'en recevraient point, si cette prohibition n'avait pas lieu ; car à la Chine il n'y a dans le commerce que des lingots ². Les Russes ^{p.296} trouvent plus d'avantage à recevoir des marchandises en échange qu'à prendre des lingots au taux des Chinois. Voici comment se font les opérations de commerce. Le négociant chinois vient à Kiachta, examiner dans les magasins russes ce qu'il veut acheter ; il va ensuite trouver le propriétaire dans sa maison, & ils conviennent du prix, en prenant une tasse de thé. L'acheteur & le vendeur retournent alors au magasin, les marchandises sont scellées en présence du négociant chinois. Ils partent l'un & l'autre pour Maimatschin ; le Russe choisit ce qui lui plaît, n'oubliant pas de se prémunir contre la fraude par un examen très rigoureux. Lorsqu'il a fini, il a soin de laisser dans le magasin du Chinois une personne de confiance, qui veille sur les marchandises jusqu'à ce qu'elles soient emmenées à Kiachta. ³

Voici les principaux articles que la Russie exporte à la Chine. ^{p.297}

¹ Pallas, *Reise*, III, page 134.

² Les Chinois n'ont point de monnaie d'or ou d'argent : les paiements se font en lingots ; & pour en déterminer la pesanteur, les marchands portent toujours leur balance. L'or étant très rare parmi eux, l'argent est la mesure du commerce la plus commune. Lorsque plusieurs auteurs assurent que les Russes tirent beaucoup d'argent de la Chine, ils établissent en fait général ce qui arrive seulement quelquefois. Pendant la guerre entre les Chinois & les Calmouques, les premiers achetèrent à Kiachta des provisions, des chevaux, des chameaux, qu'ils payèrent en argent ; & cela répandit en Sibérie une si grande quantité de ce métal, que son prix tomba fort au-dessous de sa valeur intrinsèque. La livre d'argent, qui se paie aujourd'hui de quinze à seize roubles, n'en valait alors sur les frontières que huit ou neuf ; mais depuis que la réduction entière des Calmouques sous l'autorité de l'empereur de la Chine a mis fin à la guerre, la Russie reçoit peu d'argent des Chinois. S. R. G. III, pages 593 & suiv.
L'argent importé à Kiachta vient surtout des négociants de la Bucharie, qui, après avoir donné aux Chinois du bétail en échange de ce métal, le livrent aux Russes en paiement des marchandises d'Europe. Ils apportent aussi quelquefois de la poudre d'or ; mais la quantité de ces métaux qui arrive à Kiachta est si peu considérable, qu'elle mérite à peine qu'on en fasse mention. Tout ce qu'il en vint en 1777 n'excéda pas dix-huit mille deux cents quinze roubles.

³ Pallas, *Reise*... III, page 135.

Fourrures & pelleteries

Il n'est pas nécessaire de faire l'énumération de toutes les fourrures & pelleteries ¹ que les Russes conduisent à Kiachta : cet article d'exportation est le plus considérable. Les plus précieuses sont celles des loutres de mer, des castors, des renards, des loups, des ours, des agneaux de Bucharie, des moutons d'Astrakan, des martres, des zibelines, des hermines & des écreuils.

La plus grande partie de ces pelleteries vient de la Sibérie & des îles nouvellement découvertes ; mais elles ne suffisent pas à l'approvisionnement du marché de Kiachta. On importe donc des pays étrangers à Pétersbourg, des fourrures qu'on envoie de là sur les frontières. L'Angleterre seule fournit une quantité considérable de peaux de castors & d'autres, qu'elle tire de la baie d'Hudson & du Canada. ² p.298

Étoffes

Les étoffes forment le second article d'exportation de Russie en Chine. Les grossières sont manufacturées en Russie ; les fines viennent des fabriques étrangères, surtout de celles d'Angleterre, de Prusse & de France.

Un archine de drap étranger se vend, suivant sa qualité, de deux à quatre roubles.

¹ On trouve, dans Pallas, *Reise*, III, page 137, la liste & le prix de toutes les fourrures & pelleteries qu'on conduit à Kiachta.

² État des fourrures envoyées d'Angleterre à Pétersbourg pendant les années suivantes.

Peaux de castors, Peaux de loutres.

1775 : 46460—7143.

1776 : 27700—12086.

1777 : 27316—10703.

Le prix moyen des plus beaux castors d'Hudson, a été à Pétersbourg de 70 à 90 roubles les dix peaux.

Ceux d'une qualité inférieure & les plus beaux castors du Canada, de 50 à 75.

Les petits ou les jeunes castors, de 20 à 35.

Les plus belles peaux de loutres, de 90 à 100.

Celles d'une qualité inférieure, de 60 à 80.

À Kiachta, le plus beau castor de la baie d'Hudson vaut de 7 à 20 roubles la peau. Les plus belles loutres, *ditto*, de 6 à 35.

L'Angleterre envoie aussi quelquefois à Pétersbourg des renards noirs du Canada.

Ils valent à Kiachta d'un à cent roubles la peau.

Les négociants russes vendent à Kiachta :

Des camelots. p.299

Des callemandres.

Des droguets.

Et des flanelles blanches qui se font en Russie & chez l'étranger.

Les autres articles sont :

Des étoffes riches.

Des velours.

Des toiles grossières fabriquées la plus grande partie en Russie.

Du cuir de Russie.

Des peaux tannées.

Des ouvrages de verre & des miroirs.

De la clincaillerie, des couteaux, des ciseaux, des serrures, &c.

De l'étain.

Du talc de Russie.

Des bêtes à cornes, des chameaux, des chevaux.

Les Chinois paient aussi fort cher les chiens ordinaires, les levrettes, les barbets & les chiens dressés à la chasse du sanglier.

Des provisions. ¹ p.300

De la farine. Les Chinois n'en importent pas autant, depuis qu'ils emploient les Mongols à la culture des terres qui sont près de la rivière d'Orkhon. ²

¹ En 1772, les Chinois payèrent à Kiachta la viande sur le taux que voici.

Une livre de bœuf. 3 2/3 copecs.

Une livre d'agneau 2 1/2 copec.

De la chair de cheval pour les Tartares 1/2 copec.

Pallas, *Reise*, III.

² S. R. G. III, page 495-571. Pallas, *Reise*, III, pages 136-144.

État des marchandises les plus précieuses qu'on tire de la Chine

Soie crue & travaillée

Il est défendu, sous peine de mort, à la Chine, d'exporter de la soie crue : cependant il en vient tous les ans par contrebande une grande quantité à Kiachta ; mais cela ne suffit pas pour remplir toutes les demandes des négociants russes.

Un poudre de soie de la meilleure qualité est évalué 150 roubles ; De la dernière qualité, 75 roubles.

Les soies travaillées que vendent les Chinois, sont de différentes sortes & de différents prix : on distingue les satins, les taffetas, les damas, les rubans, &c.

Coton cru & travaillé

Les Russes importent beaucoup de coton cru ; comme il sert à envelopper les autres marchandises de la Chine, on le conduit dans l'intérieur de la Russie presque sans frais. p.301

Le poudre de coton se vend de 4 roubles 80 copecs à 12.

Il se fait un débit prodigieux de coton travaillé, auquel les Russes donnent le nom de *kitaika*, & les Anglais celui de *nankin* ; c'est la plus durable, & en proportion de sa qualité, la moins chère de toutes les étoffes de la Chine ; elle est teinte en roux, brun, gris & noir.

Thés

Les thés qu'on amène en Russie ont une saveur & une qualité bien supérieures à ceux qu'on envoie de Canton en Europe. Il est probable qu'originellement ce sont les mêmes thés ; mais on conjecture que le transport par mer diminue beaucoup son parfum aromatique. Les négociants russes regardent comme l'article d'importation le plus avantageux, cette production devenue d'une consommation si commune parmi nous. La livre de thé de la première qualité ¹ est évaluée à Kiachta 2 roubles ; du commun 1 rouble ; d'une qualité inférieure, 40 copecs.

¹ À Pétersbourg, une livre de thé vert, de la première qualité, se vend trois roubles.

Porcelaines de toute espèce

Depuis quelques années les Chinois amènent à ^{p.302} Kiachta des porcelaines dont la peinture représente des figures européennes, & des sujets tirés de la mythologie grecque & romaine.

[Autres marchandises]

Des boîtes du Japon, des tables & des chaises vernissées, d'autres boîtes incrustées de nacre de perle, &c.

Des éventails, des joujoux & autres bagatelles.

Des fleurs artificielles.

Des peaux de tigres & de panthères.

Des rubis ¹ : mais les Chinois n'en vendent pas beaucoup, & ces pierres ne sont pas d'une grande valeur.

Du blanc de plomb, du vermillon & d'autres couleurs.

Des cannes.

Du tabac.

Du riz.

Du sucre-candi.

Du gingembre confit, & d'autres confitures.

De la rhubarbe. ²

Du musc. Il est très difficile de se procurer le véritable musc du Thibet, parce que les Chinois en achètent d'une mauvaise qualité, qui vient de la ^{p.303} Sibérie, & ils le mêlent avec celui que la nature produit au Thibet. ³

Le commerce avec les Chinois procure de grands avantages à la Russie : elle y trouve un débit lucratif de ses productions, & en

¹ Les rubis sont de contrebande. Les Russes vendent aussi aux Chinois, à très haut prix, des perles qui sont défendues : les Chinois les enlèvent avec empressement, & l'on pourrait en faire une branche de commerce très utile.

² Nous ferons un chapitre sur la rhubarbe.

³ S. R. G. III, pages 572-592. [Pallas, Reise, III, pages 144-153.](#)

particulier de ses fourrures & de ses pelleteries. La plupart des fourrures qui viennent des parties les plus orientales de la Sibérie sont si mauvaises, qu'elles ne valent pas les frais de transport en Russie ; & celles qui sont précieuses & qu'on vend très cher aux Chinois, n'auraient pas, à cause de leur cherté, des acheteurs dans les domaines de la Czarine. La Russie tire d'ailleurs de la Chine, en échange, plusieurs articles importants qu'elle serait obligée de payer à très haut prix aux puissances de l'Europe, ce qui augmenterait contr'elle la balance du commerce.

J'ai déjà observé que l'exportation & l'importation des principaux articles de la Chine étaient autrefois défendues aux particuliers : aujourd'hui il n'y a plus de prohibés que ceux-ci :

- Parmi les exportations, les armes à feu & tout ce qui a rapport à l'artillerie ; la poudre à canon & les balles ; l'or & l'argent monnayés & en lingots ; les étalons & les cavales ; le poil de castor, la potasse, la résine, les galons ¹.
- Parmi les importations, ^{p.304} le sel, l'eau-de-vie, les poissons, la monnaie de cuivre & la rhubarbe.

Les négociants russes paient de très gros droits : une grande partie des marchandises est taxée à 25 %.

Les fourrures, le bétail & les provisions en paient un de 23 %.

Les marchandises sorties des manufactures russes, 18 %.

Les douanes perçoivent d'ailleurs 1 % du prix de toutes les marchandises, pour creuser le lit de la Selenga, & 7 % pour l'entretien des douaniers.

Il y a quelques articles d'exportation & d'importation qui ne paient rien ; on a mis au nombre des premiers le papier à écrire, le papier royal & le papier de poste, les étoffes de fabrique russe de toute espèce & de toute couleur, le drap des paysans excepté ; & au nombre des seconds, les satins, les cotons crus, la porcelaine, la faïence, le verre, le

¹ Il y a un grand profit à porter en contrebande, des galons aux Chinois ; car ils les paient presque aussi cher que s'ils étaient d'argent massif. S. R. G. III, page 588.

corail, les joujoux, les éventails, tous les instruments de musique, les meubles, les ornements vernissés & émaillés, les aiguilles, le blanc de plomb, le riz, le gingembre confit & d'autres confitures. ¹

La table suivante montrera de quelle importance le commerce de la Chine est pour le Russe. p.305

Exportations & importations de l'année 1777, à Kiachta
(roubles)

Les droits perçus à la douane ont monté à :	481.460
L'importation des marchandises de la Chine, à :	1.466.497
De l'or & de l'argent, à :	11.215
Total des importations :	1.484.712
Exportation des marchandises ou productions russes	1.313.621

Ainsi la somme totale des exportations & des importations a été de 2.868.333 roubles.

La contrebande, qui forme un article très considérable, n'est pas comprise dans ce calcul ; & l'année 1777 n'ayant pas été aussi favorable ² p.306 au commerce interlope, on peut estimer sur un taux moyen le commerce total de la Chine à 4.000.000 de roubles.

@

¹ Pallas, *Reise*, III, page 154.

² En 1770, 1771, 1772 les droits perçus à la douane de Kiachta ont produit, suivant M. Pallas, III, page 154, 550.000 roubles. Si l'on prend un terme moyen entre cette somme & celle de 481.460, montant des droits perçus en 1777, il sera de ; 515.730. Comme les droits perçus en 1777 sont à peu près la sixième partie de la valeur totale des exportations & des importations ; en multipliant 515.730 par 6, on aura pour la valeur totale, moyenne, des exportations & des importations, 3.094.380. Mais plusieurs articles ne paient rien, & le commerce interlope étant évalué d'après le taux le plus bas, au cinquième des exportations & des importations, le total du commerce de la Chine est d'environ 4.000.000 de roubles.

CHAPITRE V

Description de Zuruchaitu ; son commerce ; transport des marchandises dans l'intérieur de la Sibérie.

@

J'ai donné dans le chapitre précédent, l'état général du commerce de la Russie avec la Chine, parce qu'il se fait presque tout à Kiachta. Ainsi je ne m'arrêterai pas longtemps sur la description de Zuruchaitu, autre place où le traité de Kiachta avait fixé l'entrepôt de ce commerce.

Zuruchaitu est situé par 137 deg. de longitude, & 49 deg. 20 min. de latitude nord, sur la branche occidentale de la rivière Argoon à peu de distance de sa source. On y entretient une petite garnison, & on y voit quelques mauvaises baraques entourées de chevaux de frise. Aucun négociant n'est établi dans cette place ; ils y arrivent tous les étés de Nershinsk & des autres villes de la Czarine, afin d'y faire des échanges, avec deux ^{p.307} détachements des troupes mongoles ; ces troupes partent des villes chinoises de Naun & de Merghen, & elles se trouvent sur les frontières aux environs du mois de juillet ; elles campent près de Zuruchaitu de l'autre côté de l'Argoon, & elles échangent avec les négociants de la Sibérie, un petit nombre d'articles de la Chine.

Le commerce de Zuruchaitu était autrefois plus considérable ; mais il est aujourd'hui réduit à si peu de chose, qu'il mérite à peine qu'on en parle. Les Mongols fournissent au district de Nershinsk du mauvais thé & du tabac, des soies de mauvaise qualité, & des cotons d'une qualité ordinaire ; ils reçoivent des fourrures communes, des étoffes, du bétail & du cuir de Russie. Ces échanges durent environ un mois ou six semaines ; & les douanes ne rapportent guère plus de 500 roubles annuellement. Vers le milieu d'août, les Mongols s'en vont : les uns se rendent à la Chine, & les autres descendent le fleuve d'Amoor jusqu'à son embouchure, afin d'observer si les Russes n'ont pas outrepassé les limites. En même temps les négociants russes retournent à Nershinsk,

& sans la petite garnison qu'on y laisse, Zuruchaitu serait alors inhabité. ¹

Les marchandises de Russie se transportent par terre de Pétersbourg & de Moscou à Tobolsk : de là les négociants peuvent les embarquer sur ^{p.308} l'Irtish, jusqu'à la jonction de ce fleuve avec l'Oby : quand on est sur l'Oby, on remorque les bateaux, ou on les fait marcher à voile jusqu'à Narym, où on entre dans le Ket, qu'on remonte jusqu'à Makoffskoi-Ostrog. Ici les marchandises sont conduites par terre l'espace de 90 verstes jusqu'à l'Yenissei ; on les rembarque sur cette rivière, la Tunguska & l'Angara jusqu'à Iakutsk ; elles traversent le lac Baikal & elles remontent la Selenga presque jusqu'à Kiachta.

Il est si difficile de remonter les courants de tant de rivières rapides, que cette navigation peut à peine s'achever dans un été. ² C'est pour cela que les négociants préfèrent ordinairement la route de terre. La foire de Tibit près de Tobolsk est leur rendez-vous général ; de là ils vont l'hiver en traîneaux jusqu'à Kiachta, où ils arrivent aux environs du mois de février, temps où se fait le principal commerce avec les Chinois. Ils achètent sur leur chemin toutes les fourrures qu'ils trouvent dans les petites villes, où on les apporte des cantons d'alentour. Lorsqu'ils s'en reviennent au printemps, amenant les marchandises & les productions de la Chine, qui sont d'un poids & d'un volume plus gros que celles des Russes, ils suivent la route d'eau ; ils descendent les courants de la plupart des rivières, telles que la Selenga, ^{p.309} l'Angara, la Tunguska, le Ket & l'Oby jusqu'à sa jonction avec l'Irtish : ils remontent ce fleuve jusqu'à Tobolsk, & ils continuent leur route par terre jusqu'à Moscou & Pétersbourg.

Avant qu'on eût découvert en 1716 le passage d'Ochotsk à Bolcheresk, la seule communication entre le Kamtchatka & la Sibérie se

¹ S. R. G. III, page 465. Pallas, *Reise*, III, page 428.

² Quelques unes de ces rivières sont seulement navigables au printemps, lorsque la neige se fond : en hiver elles sont gelées pour l'ordinaire.

faisait par terre ; on se rendait par Anadyrsk à Yakutsk. Les fourrures ¹ du Kamtchatka & des îles à l'est sont maintenant conduites par eau de cette péninsule à Ochotsk, de là à Yakutsk sur le dos des chevaux ou par des rennes : les chemins passant à travers un pays montueux & escarpé, ou des forêts marécageuses, sont si mauvais, que le voyage dure au moins six semaines. Yakutsk est situé sur la Léna, & c'est la principale ville où on amène les belles fourrures, lorsqu'on les conduit à Kiachta ; on les y mène également du Kamtchatka & des parties septentrionales de la Sibérie qui gisent sur les rivières de la Léna, de l'Yana & de l'Indigirka. On s'embarque à Yakutsk sur la Léna ; les petits navires remontent cette rivière jusqu'à Vercholensk ou même jusqu'à Katsheg ; de là on prend ^{p.310} la route de terre pendant quelque temps jusqu'à la petite rivière de Burguldeika : on la descend jusqu'au lac Baikal ; on traverse ce lac jusqu'à l'embouchure de la Selenga, qu'on remonte jusqu'aux environs de Kiachta.

Afin de donner au lecteur une idée de cette vaste étendue de pays que les marchandises traversent ordinairement par terre, je vais joindre une mesure des distances.

Il y a de Pétersbourg à Moscou	734 verstes.
de Moscou à Tobolsk	2385
de Tobolsk à Irkutsk	1918
d'Irkutsk à Kiachta	471
d'Irbit à Tobolsk	420
d'Irkutsk à Nershinsk	1119
de Nershinsk à Zuruchaitu	370
d'Ochotsk à Yakutsk	927
d'Yakutsk à Irkutsk	2433
de Selenginsk à Zuruchaitu	850
de Zuruchaitu à Pékin	1588
de Kiachta à Pékin	1532

¹ Les fourrures qu'on débarque communément sur la côte orientale du Kamtchatka, s'envoient par mer à Bolcheresk, ou se transportent l'hiver à travers la péninsule, sur des traîneaux menés par des chiens : c'est la méthode qu'on suit dans le pays à cette saison de l'année. Les transports sont interrompus l'été, parce que la péninsule manque de bœufs, de chevaux & de rennes. S. R. G. III, page 478.

Conquête de la Sibérie
Commerce des Russes et des Chinois

Les Chinois transportent leurs marchandises à Kiachta principalement sur des chameaux. Il y a quatre ou cinq jours de chemin de Pékin à la muraille de la Chine, & quarante-six de là à travers le désert des Mongols jusqu'à Kiachta. ¹

@

¹ Pallas, *Reise*, III, page 134.

CHAPITRE VI

Rhubarbe de la Tartarie, qu'amènent à Kiachta les négociants de la Bucharie ; manière dont on examine & dont on achète les racines ; différentes espèces de *rheum* qui donnent la plus belle rhubarbe. Prix de la rhubarbe en Russie. Exportation ; supériorité de la rhubarbe de Tartarie sur celle de l'Inde.

@

p.311 La Russie & les Indes Orientales fournissent de la rhubarbe à toute l'Europe. Il y a deux sortes de racine ; l'une est connue sous le nom de rhubarbe de Turquie, parce qu'on la tirait autrefois du Levant, où on l'achetait des Turcs qui la tiraient des Buchariens par la Perse. Elle a conservé cette dénomination, quoique l'entrepôt ne soit plus à Constantinople, mais à Kiachta, où les négociants de Bucharie l'apportent aujourd'hui aux Russes. Cependant plusieurs auteurs lui donnent quelquefois les noms de rhubarbe de Russie, de Tartarie, de Bucharie & du Thibet. Elle nous vient de Russie en gros morceaux arrondis sans écorce, & percés d'un trou au milieu. Elle est à l'extérieur d'une couleur jaune ; & quand on la coupe, on la voit bigarrée de rayures d'un rouge très vif.

La seconde espèce est appelée par les droguistes, *rhubarbe de l'Inde* ; elle nous vient de Canton en morceaux plus longs, plus durs, plus p.312 pesants & plus compacts que la première ; elle est aussi plus astringente & son parfum est moins aromatique ; mais comme elle est à bon marché, l'on s'en sert plus généralement que de celle de Tartarie ou de Turquie.

Le gouvernement russe s'est réservé, ainsi qu'on l'a dit, le privilège exclusif d'acheter & de vendre la rhubarbe ; elle est amenée à Kiachta par des négociants de Bucharie, qui ont un traité pour fournir cette racine à la couronne en échange de fourrures ; ils viennent de la ville Selin, située au sud-ouest de Koko-nor ou du lac Bleu du côté du Thibet. Selin & toutes les villes de la petite Bucharie, telles que Kashkar, Yerken, Atrar, &c. dépendent de la Chine.

La meilleure rhubarbe qu'on achète à Kiachta croît sur une chaîne de rochers : ces rochers très élevés & la plupart sans bois, se trouvent au nord de Selin, & s'étendent jusqu'à Koko-nor. On reconnaît les bonnes racines à des tiges larges & épaisses. Les Tanguts qu'on emploie à les tirer de terre commencent leurs travaux au mois d'avril ou de mai. Au moment où ils les arrachent, ils les nettoient & ils les suspendent aux arbres voisins pour les laisser sécher. Ils les portent aux négociants de Bucharie. Après les avoir enveloppées dans des sacs de laine, ils en écartent avec soin la plus légère humidité ; & on les amène ainsi emballées à Kiachta sur des chameaux.

L'empereur de la Chine a défendu, sous les peines les plus sévères, l'exportation de la rhubarbe de la première qualité ; mais il en arrive p.313 une assez grande quantité en Europe, parce qu'on la mêle secrètement avec les racines moins bonnes, & qu'on la fait entrer en contrebande sans aucun mélange. Le collège de commerce de Pétersbourg peut seul recevoir cette drogue, & il nomme pour cela des agents à Kiachta : on la choisit avec beaucoup de soin ; elle est examinée en présence des négociants buchariens, par un apothicaire que le gouvernement entretient dans cette ville. Toutes les racines mangées des vers sont rejetées : celles qui paraissent bonnes sont percées, afin de voir si l'intérieur n'a rien de gâté ; & on coupe en petits morceaux toutes celles qui ont l'air d'être un peu endommagées. Cette opération retranche un sixième de celles que les vendeurs jugeaient excellentes ; le rebut est jeté au feu, pour qu'on ne le ramène pas au marché l'année suivante. ¹

Linné a distingué les différentes espèces de rhubarbe, par les noms de *rheum palmatum*, *rheum rhaponticum*, ² *rheum rhabarbarum*, *rheum compactum*, & *rheum ribes*.

¹ Pallas, Reise, III, pages 155-159. Lorsque M. Pallas était à Kiachta, le négociant bucharien qui fournit de la rhubarbe à la couronne apporta quelques morceaux de rhubarbe blanche, *von Milch veissen rhubarber*, qui avaient une saveur douce, & qui produisaient les mêmes effets que celle de la première qualité.

² Voyez l'édition de Murray du *Systema veget* de Linné, Gott. 1774. Dans les premières éditions, le *rheum rhabarbarum* porte le nom de *rheum undulatum*.

p.314 Les botanistes disputent depuis longtemps sur celle de ces espèces qui est la véritable, & cette question n'est pas encore résolue d'une manière satisfaisante. Suivant l'opinion la plus commune, c'est le *rheum palmatum*. ¹ La graine de celle-ci, qu'on obtint jadis d'un négociant de la Bucharie, s'est répandue dans les principaux jardins botaniques de l'Europe. Depuis cette époque, elle a été cultivée parmi nous avec beaucoup de succès. Le savant docteur Hope, professeur de médecine & de botanique à l'université d'Édimbourg, ayant essayé la poudre de cette racine du cru d'Europe, dans la dose qu'on administre la rhubarbe étrangère, a reconnu qu'elle produit les mêmes effets, & l'on a conclu de là avec assez de vraisemblance, que c'est l'espèce qui donne la véritable rhubarbe. Cette induction n'est cependant pas très sûre ; les mêmes épreuves faites sur les racines du *rheum rhaponticum* & du *rheum rhabarbarum*, ont eu le même succès.

Les feuilles du *rheum rhaponticum* sont arrondies & quelquefois plus larges que longues. Cette espèce se trouve en abondance dans les déserts marneux & secs qui sont entre le Volga & l'Yaïk ² du côté de la mer Caspienne. C'est p.315 probablement de celle-ci que le nom de *rha* (dénomination du Volga chez les Tartares) a été donné par les médecins arabes à plusieurs espèces de *rheum*. Mais les racines qui croissent dans ces plaines échauffées du soleil, sont un peu trop astringentes, & il y a bien des cas où elles ne doivent pas être administrées. Les Calmouques l'appellent *badshona* ou *stomachique*. Les rejets de cette plante qui poussent en mars & avril, passent pour un bon anti-scorbutique ; les Russes s'en servent souvent, comme ayant cette propriété. Le *rheum rhaponticum* ne se trouve point à l'ouest du Volga. Les graines de cette espèce ont produit à Pétersbourg des plantes beaucoup plus grosses que les sauvages ; les feuilles étaient larges, de forme un peu ronde approchante de celle du cœur.

¹ M. Pallas, à qui je dois ces détails sur la rhubarbe de la Tartarie & de la Chine, m'a assuré qu'il n'a jamais trouvé le *rheum palmatum* dans aucune partie de la Sibérie.

² L'Yaïk qui tombe dans la mer Caspienne, à environ quatre degrés à l'est du Volga.

Le *rheum rhabarbarum* croît dans les fentes des rochers stériles & sur le gravier ; on le trouve plus particulièrement dans les vallées du pays pittoresque qui est situé au delà du lac Baikal. Il ne pousse pas avant la fin d'avril, & il reste en fleur tout le mois de mai. Les Tartares mangent crues les tiges de la feuille : elles produisent presque toujours sur les personnes qui n'y sont pas accoutumées, une espèce de contraction spasmodique à la gorge, laquelle se dissipe en quelques heures ; mais cet effet revient chaque fois qu'on en prend, jusqu'à ce qu'on y soit habitué. Les Russes mettent de ces feuilles dans leurs hochepots : ce mets fait sur les étrangers l'effet qu'on vient de dire. En Sibérie on confit la tige, & c'est un usage parmi les Allemands de servir à leurs ^{p.316} tables en place de choux-fleurs, les bourgeons de cette plante, ainsi que du *rheum palmatum*.

Le *rheum rhaponticum* qui croît ordinairement près des torrents, a presque toujours, comme le *rheum rhabarbarum* de Sibérie, la partie supérieure de ses racines pourrie, à cause de la trop grande humidité : il n'y a qu'une très petite portion de l'extrémité inférieure qui soit bonne. Le collège de médecine de Russie fait recueillir en Sibérie une grande quantité de ces racines pour les hôpitaux militaires, & il l'ordonne sous le nom de *rhapontia*. Mais les hommes employés à les tirer de dessous terre & à les préparer sont si peu instruits qu'ils perdent les meilleurs sucs. Ces racines devraient être recueillies au printemps, immédiatement après la fonte des neiges, lorsque la plante conserve toute sa faveur & toute sa force ; cependant on ne fait pas cette récolte avant le mois d'août, époque où elles sont gâtées par l'accroissement de la tige & l'expansion des feuilles. J'ajouterai que, dès que les racines sont arrachées, on les coupe en petites tranches pour les sécher, méthode qui diminue sensiblement leurs propriétés.

Les mêmes racines qui produisaient peu d'effet préparées suivant la méthode ordinaire, sont devenues excellentes lorsqu'on les a séchées avec les précautions convenables. Voici la méthode que suit M. Pallas : dès qu'on a tiré les racines, on les suspend autour d'un poêle, on les sèche peu à peu ; elles se dégagent de la terre qui couvrait leur

enveloppe : quoiqu'on les cueille en automne, elles acquièrent ainsi la couleur, le tissu & les ^{p.317} qualités purgatives de la meilleure rhubarbe, & elles produisent à tous égards les mêmes effets.

Un apothicaire allemand, nommé Zuchert, fit de semblables épreuves avec autant de succès sur le *rheum rhabarbarum* & le *rheum rhaponticum*, qui croît dans toute sa perfection sur les montagnes des environs de Nershinsk. Il en forma des plantations sur le penchant d'un rocher ¹ couvert d'un pied de bon terreau, & d'une quantité égale de sable & de gravier. Si l'été était sec, il laissait les plantes en terre ; mais si la saison était pluvieuse, après avoir cueilli les racines, il les exposait quelques jours à l'ombre pour les sécher, & ensuite il les replantait. Par cette méthode, il eut en sept ou huit ans, des racines très grosses & très saines, que la couche du rocher avait empêché de pénétrer trop avant ; & un scrupule de ces racines séchées avec soin, produisit autant d'effet qu'une demi-drachme de rhubarbe de Tartarie.

Il suit des observations précédentes, qu'outre le *rheum palmatum*, il y a d'autres plantes dont les racines ont la même apparence & produisent les mêmes effets que la meilleure rhubarbe. D'après des recherches faites à Kiachta sur la forme & les feuilles de la plante qui donne celle-ci, il paraît que ce n'est pas le *rheum palmatum*, mais ^{p.318} une espèce qui a des feuilles arrondies & à languettes, & probablement le *rheum rhaponticum*. M. Pallas, pendant son séjour dans cette place, demanda des éclaircissements à un négociant de Bucharie, qui fournit actuellement cette drogue à la couronne ; & la description qu'on lui donna de la plante répond à celle du *rheum rhaponticum*. L'exactitude de cette description fut confirmée par des voyageurs mongols qui avaient été aux environs de Koko-nor & du Thibet, & qui avaient vu la rhubarbe telle qu'elle croît spontanément sur ces montagnes.

D'ailleurs les expériences faites par Zuchert & par d'autres, sur les racines du *rheum rhabarbarum* & du *rheum rhaponticum*, prouvent

¹ Pour qu'une plantation de rhubarbe réussisse bien & procure des racines saines & sèches, on a besoin d'un sol léger, appuyé sur une base de roche où l'humidité filtre aisément.

assez que ces racines sont un excellent purgatif. Mais comme le père du négociant de Bucharie dont on vient de parler, donna à M. Pallas de la graine du *rheum palmatum*, en lui disant que cette graine produirait la véritable rhubarbe, il y a lieu de croire que les Asiatiques recueillent indifféremment ces trois espèces, le *rheum palmatum*, le *rheum rhaponticum* & le *rheum rhabarbarum*, lorsqu'ils les trouvent dans un climat plus sec & plus doux, & que la grosseur de la plante semble promettre une belle racine. Peut-être la différence remarquable qu'on aperçoit entre les différents morceaux de rhubarbe qui s'exportent à Kiachta, provient-elle de ce qu'on cueille indistinctement les racines de trois espèces. Il est sûr qu'elles croissent toutes les trois sur les montagnes du Thibet & sans la moindre culture ; & celles qu'on voit p.³¹⁹ près de Koko-nor & aux environs de la source du Koango, sont réputées les meilleures.

Autrefois la couronne de Russie s'était réservé l'exportation de la rhubarbe en pays étrangers, les agents seuls du gouvernement pouvaient faire ce commerce ; mais l'impératrice actuelle a détruit ce monopole ; & tout le monde exporte aujourd'hui de la rhubarbe de Pétersbourg en payant les droits. Le collège de commerce en fait la première vente au profit du souverain, & la conserve dans les magasins de la capitale : il en fixe toutes les années le prix courant.

Les négociants de Bucharie l'échangent à Kiachta contre des fourrures : ce premier achat est évalué à 16 roubles le poud. En y ajoutant le salaire des commissionnaires qui l'achètent & de l'apothicaire qui l'examine, & les autres dépenses nécessaires, le prix du poud pris à Kiachta revient à 25 roubles : on en compte cinq de plus pour les frais de transport des frontières de la Sibérie à Pétersbourg ; ainsi le poud coûte 30 roubles à la couronne. L'exportation la plus considérable qu'on ait jamais faite de la rhubarbe de Russie eut lieu en 1765 ; on en exporta cette année 1.350 poudes à 65 roubles chacun.

Exportation de la rhubarbe de Saint Pétersbourg.

En 1777, on en exporta 29 poudes 13 livres à 76 1/4 dollars hollandaises ¹, ou 91 roubles 30 copecs le poude. p.320

En 1778, 23 poudes 7 livres, à 80 dollars ou 96 roubles.

En 1778, les négociants de Bucharie en amenèrent 1055 poudes à Kiachta, parmi lesquelles il y en avait 680 & 19 livres de choisie. La consommation intérieure qui s'en fit en 1777 dans tout l'empire de Russie, monta seulement à six poudes cinq livres ².

La supériorité de la rhubarbe de Tartarie sur celle qu'on tire de Canton, vient probablement des causes que voici :

1° Les parties méridionales de la Chine ne conviennent pas à cette plante, autant que les montagnes de la petite Bucharie.

2° Celle qu'on achète des Chinois à Canton ne s'examine pas aussi soigneusement que celle qui s'achète des Buchariens à Kiachta. Les négociants qui l'achètent à Canton sont obligés de la prendre en gros sans séparer les mauvaises racines & sans couper les parties gâtées.

3° Il est probable aussi qu'une longue navigation nuit à la rhubarbe, à cause de l'humidité qu'elle contracte pendant le voyage.

@

¹ On évalue ici la dollar de Hollande à un rouble vingt copecs.

² Ce calcul ne comprend que la rhubarbe achetée aux différents magasins du collège de commerce ; il faut y ajouter ce qui entre en contrebande.